

MOTAMOT^{n°8}

EDEN

Septembre 2025

MOTAMOT est édité par le
Cercle des Auteurs normands

<https://auteurnormand.wixsite.com/>

Pour participer à l'aventure Motamot,
votre revue, merci de nous contacter :

cercleauteursnormands@gmail.com

Écrire, c'est exprimer... une
émotion, une pensée.

Écrire, c'est partager... une
émotion, une pensée.

Lire, c'est ressentir... une
émotion, une pensée.

Lire, c'est partager... une
émotion, une pensée.

Sommaire :

- L'Illiade et l'odyssée
- La chanson de Rolland : suite
- Alexandre de Bernay : suite
- Maurice
- Philippe
- Marc
- Christophe Wargny
- Jean Michel Legaud
- Marie Paule Guillemard
- Guy Aubrays
- Hubert Bodin
- Danydeb
- miC H@l

Edito :

Nous continuons notre voyage chez
Homère et l'Illiade et l'Odyssée.

Ainsi qu'à l'époque de la naissance de
notre Normandie, pour rencontrer
Alexandre de Bernay.

Les textes qui vous sont présentés sont
de genres bien différents, ce qui doit
affûter les curiosités. Chacun pourra
donc y trouver ses plaisirs et apprécier, le
fond, le style et la forme de chacun des
écrits.

Cette diversité montre notre ouverture
vers qui a quelque chose à dire ou à
raconter.

L'*Iliade* (en grec ancien Ἰλιάς / *Iliás*, en grec moderne Ἰλιάδα / *Iliáda*) est une épopée de la Grèce antique attribuée à l'aède Homère. Ce nom provient de la périphrase « le poème d'Ilion » (ἡ Ἰλιάδος ποιήσις / *hē Iliádos poíēsis*), Ilion (Ἴλιον / *Ílion*) étant l'autre nom de la ville de Troie.

L'*Iliade* est composée de 15 693 hexamètres dactyliques et, depuis l'époque hellénistique, divisée en vingt-quatre chants. Le texte a probablement été composé entre -850 et -750, soit quatre siècles après la période à laquelle les historiens font correspondre la guerre mythique qu'il relate. Il n'a été fixé par écrit que sous Pisistrate, au VI^e siècle av. J.-C. Dans l'Antiquité, l'*Iliade* faisait partie d'un cycle épique, le cycle troyen, mais seules l'*Iliade* et l'*Odyssée* en ont été conservées.

(Source : <https://pegasus-pedagogie.web.ac-grenoble.fr/grec-lycee/extraits-homeriques>)

Suite au prochain numéro)



L'Espace Homère présente outre les séquences habituelles au programme des textes isolés extraits de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Ce choix s'explique pour plusieurs raisons que nous présenterons rapidement ici.

1°) La lecture de textes homériques peut être une pratique régulière pendant les années d'apprentissage du grec aussi bien au collège qu'au lycée et cela selon un rythme souple qui n'est pas systématiquement celui d'une séquence complète. Il peut ainsi être envisagé de consacrer des moments dans les cours à la lecture de textes d'Homère.

2°) Le travail interdisciplinaire peut inviter l'élève dans une démarche personnelle ou le professeur à visiter quelques pages homériques, pour éclairer des références littéraires, par exemple, sans pour autant avoir le temps nécessaire pour l'étude d'une séquence.

3°) Il est important également que nos élèves, dans l'apprentissage de la langue, prennent pleinement conscience de l'évolution d'un système de langue et qu'en

conséquence ils ne soient pas étonnés de lire chez Homère des formes non attestées classiques...Cela nous semble moins déstabilisant si l'élève se confronte régulièrement à ces "particularités" qui n'en sont pas...

4°) La curiosité et le plaisir de lecteurs ne peuvent être mis en parenthèses et la lecture de ces légendes ou récits sont pour nos élèves autant de "récréations" dont on ne peut méconnaître l'importance et l'intérêt!

5°) Ces textes seront présentés de façon systématique selon le même schéma afin de créer chez l'élève des habitudes de travail qui peuvent être gérées en autonomie ou en semi-autonomie. Chaque extrait - fourni par le répertoire mis en ligne par les ressources HODOI- est accompagné d'une ou de plusieurs traductions. Une introduction est proposée ainsi qu'une fiche de vocabulaire, qui privilégie- de façon nécessairement subjective et donc critiquable!- une petite quinzaine de mots que l'élève peut mémoriser. Des points de grammaire sont abordés dans une fiche particulière selon les particularités de l'extrait. Un entraînement au commentaire est possible à partir de la fiche "Questions d'analyse" tandis que des pistes d'étude, des prolongements, des ressources iconographiques ou littéraires, des indications de sites à visiter ou des références bibliographiques sont indiqués dans la fiche "commentaire" . Enfin des exercices sont proposés: ils permettent la traduction du texte, la mémorisation du vocabulaire, l'assimilation des points morphologiques ou syntaxiques abordés, l'entraînement à l'exercice de version, de thème, ou de commentaire. La mémorisation de vers pourra aussi être proposée afin de permettre à l'élève d'avancer plus aisément dans la lecture régulière de textes...

Il est essentiel enfin que chacun puisse s'exprimer et ces pages ne peuvent vivre que si elles sont exploitées... aussi est-il important que l'échange en soit l'un des moteurs. N'hésitez pas à exprimer vos avis, vos remarques et vos désirs...Merci d'avance!

Que ces pages puissent contribuer à donner à nos élèves le goût et le plaisir de la lecture de *L'Iliade* et de *L'Odyssée*!

Κύκλωπός τε βίης μεγαλήτορος, ἀνδροφάγοιο.
 κλαῖον δὲ λιγέως θαλερόν κατὰ δάκρυ χέοντες·
 ἀλλ' οὐ γάρ τις πρῆξις ἐγίγνετο μυρομένοισιν.
 "αὐτὰρ ἐγὼ δίχα πάντας ἐυκνήμιδας ἐταῖρους
 ἠρίθμεον, ἀρχὸν δὲ μετ' ἀμφοτέροισιν ὄπασσα·
 205 τῶν μὲν ἐγὼν ἦρχον, τῶν δ' Εὐρύλοχος θεοειδής.
 κλήρους δ' ἐν κυνέῃ χαλκήρεϊ πάλλομεν ὄκα·
 ἐκ δ' ἔθορε κλῆρος μεγαλήτορος Εὐρυλόχοιο.
 βῆ δ' ἰέναι, ἅμα τῷ γε δύω καὶ εἴκοσ' ἐταῖροι
 κλαίοντες· κατὰ δ' ἅμμε λίπον γοόοντας ὀπισθεν.
 210 εὖρον δ' ἐν βήσσησι τετυγμένα δώματα Κίρκης
 ξεστοῖσιν λάεσσι, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ·
 ἀμφὶ δέ μιν λύκοι ἦσαν ὀρέστεροι ἢ δὲ λέοντες,
 τοὺς αὐτὴ κατέθελξεν, ἐπεὶ κακὰ φάρμακ' ἔδωκεν.
 οὐδ' οἳ γ' ὠρμήθησαν ἐπ' ἀνδράσιν, ἀλλ' ἄρα τοί γε
 215 οὐρῆσιν μακρῇσι περισσαίνοντες ἀνέσταν.
 ὥς δ' ὅτ' ἂν ἀμφὶ ἄνακτα κύνες δαίτηθεν ἰόντα
 σαίνωσ', αἰεὶ γάρ τε φέρει μειλίγματα θυμοῦ,
 ὥς τοὺς ἀμφὶ λύκοι κρατερώνυχες ἢ δὲ λέοντες
 σαῖνον· τοὶ δ' ἔδεισαν, ἐπεὶ ἴδον αἰνὰ πέλωρα.
 220 ἔσταν δ' ἐν προθύροισι θεᾶς καλλιπλοκάμοιο,
 Κίρκης δ' ἔνδον ἄκουον ἀειδούσης ὅπῃ καλῇ,
 ἰστὸν ἐποικομένης μέγαν ἄμβροτον, οἷα θεᾶων
 λεπτά τε καὶ χαρίεντα καὶ ἀγλαὰ ἔργα πέλονται.
 τοῖσι δὲ μύθων ἦρχε Πολίτης ὄρχαμος ἀνδρῶν,
 225 ὅς μοι κήδιστος ἐτάρων ἦν κεδνότατός τε·
 "ὦ φίλοι, ἔνδον γάρ τις ἐποικομένη μέγαν ἰστὸν
 καλὸν ἀοιδιάει, δάπεδον δ' ἅπαν ἀμφιμέμυκεν,
 ἢ θεὸς ἢ ἐ γυνή· ἀλλὰ φθεγγώμεθα θᾶσσον."
 "ὥς ἄρ' ἐφώνησεν, τοὶ δὲ φθέγγοντο καλεῦντες.
 230 ἢ δ' αἴψ' ἐξελθοῦσα θύρας ὤϊξε φαεινὰς
 καὶ κάλει· οἱ δ' ἅμα πάντες ἀιδρεΐησιν ἔποντο·
 Εὐρύλοχος δ' ὑπέμεινεν, οἰσάμενος δόλον εἶναι.
 εἶσεν δ' εἰσαγαγοῦσα κατὰ κλισμούς τε θρόνους τε,
 ἐν δέ σφιν τυρόν τε καὶ ἄλφιτα καὶ μέλι χλωρόν
 235 οἶνω Πραμνεῖῳ ἐκύκα· ἀνέμισγε δὲ σίτῳ
 φάρμακα λύγρ', ἵνα πάγχυ λαθοῖατο πατρίδος αἴης.
 αὐτὰρ ἐπεὶ δῶκέν τε καὶ ἐκπιον, αὐτίκ' ἔπειτα
 ῥάβδῳ πεπληγυῖα κατὰ συφεοῖσιν ἐέργνυ.
 οἱ δὲ συῶν μὲν ἔχον κεφαλὰς φωνήν τε τρίχας τε
 240 καὶ δέμας, αὐτὰρ νοῦς ἦν ἔμπεδος, ὥς τὸ πάρος περ.
 ὥς οἱ μὲν κλαίοντες ἐέρχατο, τοῖσι δὲ Κίρκη
 πὰρ ῥ' ἄκυλον βάλανόν τε βάλεν καρπὸν τε κρανείης
 ἔδμεναι, οἷα σύες χαμαιευνάδες αἰὲν ἔδουσιν.
 "Εὐρύλοχος δ' αἴψ' ἦλθε θοὴν ἐπὶ νῆα μέλαιναν
 245 ἀγγελίην ἐτάρων ἐρέων καὶ ἀδευκέα πότμον.
 οὐδέ τι ἐκφάσθαι δύνατο ἔπος ἰέμενός περ,
 κῆρ ἄχεϊ μεγάλῳ βεβολημένος· ἐν δέ οἱ ὅσσε
 δακρυόφιν πίμπλαντο, γόον δ' ὠίετο θυμός.
 ἀλλ' ὅτε δὴ μιν πάντες ἀγασσάμεθ' ἐξερέοντες,

Cyclope au grand cœur, mangeur d'hommes. Ils pleuraient bruyamment, versant de grosses larmes. Mais rien ne résultait de leurs gémissements. Alors, je comptai tous mes compagnons aux bonnes jambières; j'en fis deux bandes; et donnai à chacune un chef : pour l'une ce fut moi, pour l'autre Eurylochos semblable à un dieu. Vite, nous agitions les sorts dans un casque de bronze; celui du magnanime Eurylochos sortit. Il se mit en route, avec vingt-deux compagnons, qui pleuraient. Ils nous laissaient derrière eux dans les larmes. Ils trouvèrent la maison de Circé, bâtie de pierres polies, dans un val, en un lieu découvert : il y avait autour des loups montagnards et des lions, qu'elle avait ensorcelés, après leur avoir donné de mauvaises drogues. Ils ne sautèrent pas sur les hommes, mais se tinrent autour d'eux, en les flattant de leurs longues queues. Comme les chiens entourent leur maître, qui revient du festin, et le flattent, car il leur apporte toujours des douceurs; ainsi les loups aux fortes griffes et les lions flattaient mes gens; ceux-ci furent saisis de crainte, à la vue de ces terribles monstres. Ils s'arrêtèrent dans le vestibule de la déesse aux belles boucles, et ils entendaient Circé, qui à l'intérieur chantait de sa belle voix, en tissant au métier une grande toile immortelle, comme sont les fins, gracieux, brillants ouvrages des déesses. Le premier qui parla fut Politès, le meneur de guerriers, le plus sensé de mes compagnons et le plus cher à mon cœur : « Amis, il y a là-dedans quelqu'un qui tisse à un grand métier et fait entendre un beau chant, dont tout le sol résonne; est-ce une déesse ou une femme? Crions, sans tarder. » Il dit, et les autres de crier en appelant. Elle sortit aussitôt, ouvrit la porte brillante, les invita. Et tous suivirent, dans leur folie. Mais Eurylochos resta; il avait deviné une ruse. Elle les fit entrer et asseoir sur des chaises et des fauteuils; puis elle battait le fromage, la farine d'orge et le miel vert dans le vin de Pramnos, et dans leur coupe elle mêlait de funestes drogues, pour leur faire perdre tout souvenir de la terre paternelle. Quand elle leur eut donné le breuvage et qu'ils eurent tout bu, elle les frappe de sa baguette et va les enfermer aux stalles de ses porcs. Des porcs, ils avaient la tête, la voix, les soies, le corps; mais leur esprit était resté le même qu'auparavant. Ainsi, ils pleuraient enfermés, et Circé leur jetait à manger farines, glands, cornouilles, la pâture ordinaire des cochons qui couchent sur le sol. Eurylochos revint vite au noir vaisseau rapide apporter des nouvelles de ses compagnons et de leur triste sort. Il ne pouvait prononcer aucune parole, malgré son envie, tel était le chagrin qui étreignait son cœur. Ses yeux étaient remplis de larmes et son cœur ne savait que gémir.

Premiers écrits en normand

Histoire de la langue normande

HISTOUIERE DU LOCEIS/PRECHI

SOURCE FALE : [HTTPS://WWW.FALE-NORMANDIE.FR/ACCUEIL-FALE-NORMANDIE-LANGUE-NORMANDE/HISTORIQUE-DE-LA-LANGUE/](https://www.fale-normandie.fr/accueil-fale-normandie-langue-normande/historique-de-la-langue/)

Tirant ses racines du latin, le normand fait partie des langues dites d'oïl mais il n'est en aucun cas un dérivé du français. Au XII^e siècle, les premiers romans sont écrits à la cour des ducs de Normandie par des Normands et... en normand. On peut citer par exemple le Roman de Brut et le Roman de Rou du Jèrriais Wace, ainsi que la Chanson de Roland, le Roman du roi Arthur, qui furent écrits en partie en Normandie tout comme le Roman de Renart dont l'un des auteurs connus est Richard de Lison. Dès le Moyen Age, la production littéraire normande se montre très prolifique tandis qu'à Paris, aucune œuvre en français ne remonte au-delà du XIII^e s. car on y écrivait alors en latin et non pas en langue vernaculaire, c'est-à-dire dans la langue parlée à l'époque par le peuple. Ce n'est qu'au fil des siècles, dans un Etat au pouvoir de plus en plus centralisateur que le français s'imposa face aux langues régionales. Avec François I^{er}, le français devient en 1539 la langue officielle du droit et de l'administration, en lieu et place du latin. Lors de la Révolution française, le décret du 2 thermidor An II impose le français comme seule langue de toute l'administration. Plus tard, l'industrialisation et l'exode rural, l'école obligatoire en français, la guerre 1914-18, le mépris généralisé de la bourgeoisie donnent peu d'espoir pour maintenir ce qui est alors considéré comme un patois, c'est-à-dire « une langue socialement déchue et considérée comme inférieure, méprisée par les citadins ».

Tous ces éléments ont conduit à une dévalorisation du normand, peu à peu considéré comme une déformation du français, et même à sa quasi-interdiction diligentée par les « hussards noirs de la République », c'est-à-dire par les professeurs qui ont réprimé l'emploi du normand par leurs élèves quand bien même il s'agissait de leur langue maternelle.

Source : <http://lachansonderoland.d-t-x.com/pages/FRpage02A.html>



La chanson de Rolland en Anglo-normand

Suite du précédent numéro et suite dans le prochain

Source :

https://fr.wikisource.org/wiki/La_Chanson_de_Roland/Joseph_B%C3%A9dier/La_Chanson_de_Roland/Bilingue/001-050

BLANCANDRINS fut des plus saives paiens ;

vasselage fut asez chevaler,

Prozdom i out pur sun seigneur aider,

E dist al rei : « Ore ne vus esmaiez !

Mandez Carlun, a l'orguillus e al fier,

Fedeilz servises e mult granz amistez.

Vos li durrez urs e leons e chens,

Set cenx camelz e mil hosturs muers,

D'or e d'argent .IIII.C. muls chargez,

Cinquante carre qu'en ferat carier :

Ben en purrat luer ses soldeiers.

En ceste tere ad asez osteiet ;

En France, ad Ais, s'en deit ben repairer.

Vos le sivrez a la feste seint Michel,

Si recevrez la lei de chrestiens,

Serez ses hom par honur e par ben.

S'en volt ostages, e vos l'en enveiez,

U dis u vint, pur lui afiancer.

Enveiuns i les filz de noz muillers :

Par num d'ocire i enveierai le men.

Asez est melz qu'il i perdent lé chefs

Que nus perduns l'onur ne la deintet,

Ne nus seiuns cunduiz a mendeier ! » AOI.

ENTRE les païens Blancandrin était sage : par sa vaillance, bon chevalier ; par sa prudhomie, bon conseiller de son seigneur. Il dit au roi : « Ne vous effrayez pas ! Mandez à Charles, à l'orgueilleux, au fier, des paroles de fidèle service et de très grande amitié. Vous lui donnerez des ours et des lions et des chiens, sept cents chameaux et mille autours sortis de mue, quatre cents mulets d'or et d'argent chargés, cinquante chars dont on formera un charroi : il en pourra largement payer ses soudoyers. Mandez-lui, qu'en cette terre assez longtemps il guerroya ; qu'en France, à Aix, il devrait bien s'en retourner ; que vous l'y suivrez à la fête de saint Michel ; que vous y recevrez la loi des chrétiens ; que vous deviendrez son vassal en tout honneur et tout bien. Veut-il des otages, or bien, envoyez-en, ou dix ou vingt, pour le mettre en confiance. Envoyons-y les fils de nos femmes : dût-il périr, j'y enverrai le mien. Bien mieux vaut qu'ils y perdent leurs têtes et que nous ne perdions pas, nous, franchise et seigneurie, et ne soyons pas conduits à mendier. »

Vous retrouverez un peu plus loin, les textes en parlé Normand de Maurice

DIST Blancandrins : « Pa ceste meie destre
 E par la barbe ki al piz me ventelet,
 L'ost des Franceis verrez sempres desfere.
 Francs s'en irunt en France, la lur tere.
 Quant cascuns ert a sun meillor repaire,
 Carles serat ad Ais, a sa capele,
 A seint Michel tendrat mult halte feste.
 Vendrat li jurz, si passerat li termes,
 N'orrat de nos paroles ne nuveles.
 Li reis est fiers e sis curages pesmes :
 De nos ostages ferat trecher les testes.
 Asez est mielz qu'il i perdent les testes
 Que nus perduns clere Espagne, la bele,
 Ne nus aiuns les mals ne les suffraites ! »
 Dient païen : « Issi poet il ben estre ! »

LI reis Marsilie out sun cunseill finet,
 Sin apelat Clarin de Balaguet,
 Estamarin e Eudropin, sun per,
 E Priamun e Guarlan le barbet
 E Machiner e sun uncle, Maheu,
 E Joüner e Malbien d'ultremer
 E Blancandrins, por la raisun cunter.
 Des plus feluns dis en ad apelez :
 « Seignurs baruns, a Carlemagnes irez.

Il est al siege a Cordres la citet.
 Branches d'olives en voz mains porterez,
 Ço senefiet pais e humilitet.
 Par voz saveirs sem puez acorder,
 Jo vos durrai or e argent asez,
 Teres e fiez tant cum vos en vuldrez. »
 Dient païen : « De co avun nus asez ! » AOI.

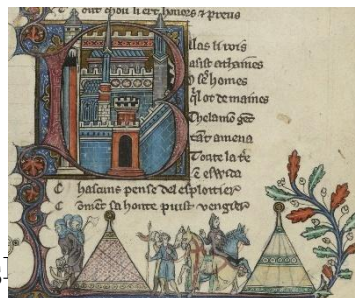
BLANCANDRIN dit : « Par cette mienne dextre,
 et par la barbe qui flotte au vent sur ma
 poitrine, sur l'heure vous verrez l'armée des
 Français se défaire. Les Francs s'en iront en
 France : c'est leur pays. Quand ils seront
 rentrés chacun dans son plus cher domaine, et
 Charles dans Aix, sa chapelle, il tiendra, à la
 Saint-Michel, une très haute cour. La fête
 viendra, le terme passera : le roi n'entendra de
 nous sonner mot ni nouvelle. Il est orgueilleux
 et son cœur est cruel : de nos otages il fera
 trancher les têtes. Bien mieux vaut qu'ils y
 perdent leurs têtes, et que nous ne perdions
 pas, nous, claire Espagne la belle, et que nous
 n'endurions pas les maux et la détresse ! » Les
 païens disent : « Peut-être il dit vrai ! »

LE roi Marsile a tenu son conseil. Il appela
 Clarin de Balaguer, Estamarin et son pair
 Eudropin, et Priamon et Guarlan le barbu, et
 Machiner et son oncle Maheu, et Joüner et
 Malbien d'outre-mer, et Blancandrin, pour
 leur dire sa pensée ; des plus félons, il en a pris
 dix à part : « Vers Charlemagne, seigneurs
 barons, vous irez. Il est devant la cité de
 Cordres, qu'il assiège. Vous porterez en vos
 mains des branches d'olivier, ce qui signifie
 paix et humilité. Si par adresse vous pouvez
 trouver pour moi un accord, je vous donnerai
 de l'or et de l'argent en masse, des terres et des
 fiefs tant que vous en voudrez. » Les païens
 disent : « C'est nous combler ! »

Les premiers écrits en normand

Alexandre de Bernay (vers 1185)

Alexandre de Bernay, dit aussi « Alexandre de Paris », mort vers 1190, est un écrivain normand.



Alexandre commença à se faire connaître avec *Élène*, mère de Saint Martin, *Brison* ainsi que le roman d'*Atis* et *Porphyrias* qu'il affirme avoir traduit du latin. Il continua également, de pair avec Thomas de Kent, l'œuvre commencée notamment par Albéric de Pisançon et par Lambert le Tort (*Li Romans d'Alixandre*), traduite ou plutôt inspirée de Quinte-Curce, de la vie du conquérant macédonien faussement attribuée à Callisthène et de l'*Alexandriade* de Gautier de Châtillon. Le succès durable de ce texte contribua à celui du vers dodécasyllabe qui fut, de là et à partir du XV^e siècle, nommé alexandrin.

Suite du dernier numéro et suite dans le prochain

Source : <https://www.arretetonchar.fr/wp-content/uploads/2013/IMG/archives/Francais/Textes/Alexandre%20de%20Bernay,%20Le%20roman%20d%27Alexandre.pdf>

La vie d'Alixandre, si comme elle est trouvee
En pluseurs leus escrite et par bouche contee,
El fu a sa naissance par signe demostree,
Qu'apercevoir s'en pot toute chose senee
Que large seignorie ert en celle heure nee.
Pour ce mua li airs, c'est veritez provee,
Et parurent esclistre souz la noire nüee,
Li firmamenz croissi, dont gent fu estonnee,
Qu'il esmouvroit tel noise et de cors tel sonnee
Quant il chevaucheroit en parfonde valee
Que li tertre souverain orroient la menee;
Et la voie du ciel refu par lui tentee,
Quant la chaire d'or en fu lassus portee
Par les quatre grifons, a qui fu acouplee;
Et fu d'astronomie sa pense enluminee,

Que de toutes estoiles connut la compassee.
Pour ce crolla la terre en icelle jornee
Qu'en celle eure nessoit la persone doutee
A la qui poësté el fu puis aclinee.
Et la mer enrougi par celle destinee
Que en lui prist l'enging de la guerre aduree
Et d'enbuschier aguez dedens selve ramee,
Dont sans fu expandus en lointiegne contree.
Et li mont en tramblerent sanz nule recelee,
Pour ce que mainte force fu par le roy matee
Et de maint orgueilleus abati la posnee.
Les bestes en fremirent, quant sorent la menee,
Que maniere de char n'ert el monde formee
Dont aucune ne fust par le roi sormontee,
L'une por lui servir du tot abandonnee
Et l'autre por nuisir encontre revelee,
Si comme li serpens en la terre eschaudee
Dont grant masse de l'ost fu puis envenimee.
A l'eure qu'il nasqui fu joie recouvree
Et barnages creüz et bontez ravivee,
Qui par mauvés seigneurs ert si anïentee
Que nuz hom ne donnoit vaillant une denree
Ne seul tant qui montast une pomme paree,
S'ainz ne seüst de quoi li fust guerredonnee.
Mes puis donna li enfes et ot chiere levee,
Car la seue maniere li fu si esmeree
Et la seue bontez des autres desevee
Qui chose li rouva, ainz ne li fu vee;
Chiens donnoit et oisiaus et mainte chose amee,
Mainte pelice grise et d'ermine engoulee
Et maint hanap d'argent, mainte coupe doree,
Maint cheval bel et cras, mainte mule afeutree,
Ducheez et royanmes, puis qu'il ot çaint espee;
Et pour ce fu sa gent si bien entalentee
De conquerre s'onnour en bataille joustee.

Des puis qu'il ert armez et sa gent conraee,
 Nus regnes envers lui n'ot nulle contrestee.
 Ainsi vet de seigneur o maisnie honoree;
 Quant tant a exploitié que il l'a assamblee,
 Adont li fait honour et ce que li agree,
 Ne chose ne li dit dont el cuer soit grevee,
 Ainz vet touz premerains sa targe enchantelee;
 Ses anemis requiert o la lance aceree,
 Dont est la seue enseigne hautement escriëe
 Et celle gent hetiee qui si est commandee.
 Honour de seignorie fu en cestui plantee,
 Mes cil qui sont remés chantent la descordee,
 La cueillent mauvestié ou honte fu semee.
 Li avoires qu'il dona li fist tel presentee
 Et li riches corages o la fiere pensee
 Que par tout Oriant fu sa force moustree;
 Jusqu'aus bonnes Artu fu s'enseigne portee
 Et il les trespasa plus d'une aubaleste
 Et lança son espiel tout outre une rüee.
 Trestoute eüst la terre qui pot estre habitee,
 Se ne li fust si tost la poison destrempee,
 Par quoi sa belle char fu morte et enterree,
 Quant prise ot Babyloine, que tant ot desirree.
 Mains de trente anz vesqui, ce fu corte duree,
 Mes nuz hom entretant ne fist tel conquestee,
 Ne Julius Cesar ne Crassus ne Ponpee.
 Après refu la terre a martire livree
 Par l'orgueil des barons et gaste et desertee
 Car l'estache ert froissie ou elle fu fermee;
 Perte de bon seigneur n'est pas tost recovree.
 De toutes bonnes gens devroit estre ploreë,
 Ainz puis terre ne fu a si bon commandee.
 Or commencent li ver ou ou sa vie ert mostree.
 Li rois qui Macidoine tenoit et Alenie
 Et Gresse en son demaine et toute Esclavonie,

Cil fu pere a l'enfant dont vous orrez la vie;
Phelippes ot a non, mout ot grant seignorie.
Une dame prist belle et gente et eschevie,
Olimpias ot non, fille au roy d'Ermenie,
Qui riches ert d'avoir, d'or et de manantie,
De terres et d'onors et de gent mout hardie;
Et la dame fu preus et de grant cortoisie
Si ama biaux deduiz de bois, de chacerie,
Rote, harpe et vïele et gigue et siphonie
Et autres instrumens o douce melodie.
Cil ert privez de li, si ne s'en covroit mie,
Qui par armes queroit pris de chevalerie;
Et li donnoit biaux dons, car de biens ert guarnie,
Et biaux chevaus d'Arrabe et mules de Surie
Et riches garnemens, palefroiz de Hongrie,
Les siglatons d'Espagne et pailles d'Aumarie,
Et cendaus et tirés et le vair de Rossie,
Dyapres d'Antioche, samis de Romenie,
Les chainsils d'Alemaigne, qu'ele avoit en baillie.

Maurice Fichet

<https://www.auteursnormands.com/mauricefichet>



Ah ! les mâodites méconiques

Ch'est seû, je m'y f'rai jammais le corps ! Toutes ches mâodites méconiques d'achteu, y a dedquei vous brésilli la taête. Voul-ous côneer quique part ? Voul-ous cha ? Tapaez yeun. Voul-ous âote seit ? Tapaez déeus et cha y a pus de définitiou. Je vourais leus chauntaer sottise seument, à qui que cha sert ? A ryin rapport que no prèche à eune sapraée méconique ! Et le pyis de touos, je creis byin que ch'est les mâodits ordinateus ! Ah ! le syin qui s'est minchi la taête pour féchounaer cha, i devait avaaer biâofaire de tuche mahène byin, seument mei, j'i paé sen gin-gin !

Fâorait se déméfiaer : cliqui sus « arrêtaer » pour quemenchi à busoqui: ch'est pus que no ne veie ! Mei quand je me bute, je débouge pus : ch'est à vous démountaer l'ingamo ! I fait jammais ryin de sen esto çu mâodit frêlaumpyi-lo, i fâot tréjouos « cliqui », j'i tréjouos poue que tout s'n alle coume cha y a arrivaé pusurs coups. Allaez men bouonhoume arquemenche tout pa l'pyid !

Je coumprends ryin à chenna qu'i dit : sav-ous cha que ch'est qu'eun porta vouos ? eun fichyi ? eun spam ? eun dossyi ? Dauns des coups, ch'est merqui en aungllais, mei qu'i déjà byin du ma d'aveu le fraunçais... Quand je veurs envier eun mot d'écrit d'aveu chenna qu'i noument eune pyiche jouente, fâot scannaer ! Qui que cha r'est que cha encouo ? Parfeis, je vouorais byin li en faire entenre pour ses quate sous mais ch'est coume si no-z-écopissait où tchu d'eune vaque. Je l'évalinguerais byin és chent mille diablles ! (cha qui me retyint, ch'est que ch'est couôtageus ches baêtes-lo) I joue à la quermuchette d'aveu mei : trouaer quique seit dauns çu machène-lo, ch'est trachi berbise neire dauns jaun brûlaé !

Et dire que byintôt, fâora tout faire d'aveu çu mâodite méconique-lo ! Faire sa décllarioun d'impôts où lique-bouorse. Je serais byin dauns le cas de m'affrountaer et de merqui yeun ou byin déeus zéros en pus et je dasserais pus de tasques que je gangne d'argent ! Les bouones gens acatent tout d'aveu cha, ch'est pa mens casuel de leus bailli voute numéro de carte bleue que je creis !

Fâora itou se servi de çu mâodit engin-lo pour avaaer les duplicatas quound nos acatera eune veiture ! Et qui que je sais encouo ! Tout chenna me rabuque la taête !

Héyeusement, j'i Clémence, ma petite-file qui monoeuvre chenna reide byin seument, o me daobe à retouo de temps : « Mais, pépère, je t'i déjà mountraé hyi ! »

Ah ! mes pouores bouones gens, élevez des petits quyins pour vous morde !

Ne me parlez pas des appareils modernes !

C'est sûr, je ne m'y habituerai jamais ! Tous ces maudits appareils de maintenant, il y a de quoi vous mettre la tête sens dessus dessous. Voulez-vous téléphoner ? Voulez-vous cela ? Tapez un ! Voulez-vous

autre chose ? Tapez deux ! Et ça n'a pas de fin. Je voudrais les agonir d'insultes, mais, à quoi cela sert-il ? A rien puisque l'on parle à un maudit appareil ! Et le pire de tous, je crois, ce sont les maudits ordinateurs ! Ah ! Celui qui s'est cassé la tête pour fabriquer ça, il devait sans doute être très intelligent mais moi, je n'ai pas sa compétence !

Il faudrait se méfier : cliquer sur « arrêter » pour commencer à travailler, c'est quand même extraordinaire ! Moi, quand j'arrête, je ne bouge plus : il y a de quoi vous chambouler la tête. Il ne fait jamais rien tout seul, ce maudit vaurien-là, il faut toujours cliquer, j'ai toujours peur que tout parte comme c'est arrivé plusieurs fois. Allez mon bonhomme, recommence tout au début !

Je ne comprends rien à ce qu'il dit : savez-vous ce que c'est qu'un portail vous ? un fichier ? un spam ? un dossier ? Parfois, c'est écrit en anglais, moi qui ai déjà bien du mal avec le français... Quand je veux envoyer une lettre avec ce qu'ils appellent une pièce jointe, il faut scanner ! Qu'est-ce que c'est que ça encore ? Parfois, j'aimerais bien l'enguirlander mais c'est comme si on crachait sur le derrière d'une vache. Je le jetterais bien au loin ! (Ce qui me retient, c'est que ça coûte très cher ces bêtes-là !) Il joue à cache-cache avec moi, chercher quelque chose dans ces engins-là, c'est chercher une aiguille dans une botte de foin. (Chercher une brebis noire dans du jonc brûlé)

Et dire qu'il faudra bientôt tout faire avec cet engin-là ! Faire sa déclaration d'impôts au percepteur. Je serais bien capable de me tromper et de marquer un ou deux zéros en plus et je paierais plus d'impôts que je ne gagne d'argent. Les gens achètent tout avec ça, c'est risqué je crois de leur donner votre numéro de carte bleue !

Il faudra aussi se servir de ce maudit engin-là pour avoir des papiers officiels quand on achètera une voiture ! Et que sais-je encore ! Tout ça me tourne dans la tête ! Heureusement, j'ai Clémence, ma petite-fille qui se sert habilement de ces appareils-là, mais elle se moque continuellement : « Mais pépère, je t'ai déjà montré hier » Ah ! mes pauvres amis, élevez des petits chiens pour vous mordre ?

Cha que no-z-apprend où ber...

Cha que no-z-apprend où ber ; no l'oumbélie qu'ou ver ! Mei, j'i appris le patouès d'aveu ma lubaine et ma graund-mère Drienne. La mère Gugu avait naqui à Joulène, eun hammé de La Pernelle en 1871, souos Napioun le trasyime, o prêchait paé le fraunçais, Drienne, lyi, se refforçait pouor le prêchi. A Raêville, à l'épocte, le syn qui prêchait paé le patouès, no le gouaillait : « Guettaez-mei cha, i se creit, ch'est eun Parisiaun, i prêche pouentu, Parigot où gros bé de hoïrot. »

A n'un coup, mei et ma soeu, j'étiouns savaunts, no-z-était magène où couors élémentaire d'aveu Madème Titeux, no dit à Drienne : « Achteu maisi, à chaque coup que tu vas dire eun mot de patouès, tu vas nous bailli 20 sous ! » O nous répounit : « Je m'en vas parler Fraunçais, si je saez ! » No-z-éclliquetit de rire. Ol a jammais bailli ses 20 sous, y'en était paé-z-eu à suffisaunt de sa pouore demin-pensioun !

Parfeis, ch'était sen mot où sei, quaund que j'avais byin magi, la mère Gugu disait : « Et byin men fisset, tu vas t'n allaer à chnope, tu vas paé entenre les quyins de la Hague ! » Fallait pa mens que les quyins

de la Hague jappent byin du pouor que no les entendisse byin à cllai à Raêville ! Ch'était paé cha, entenre les quyins de la hague, ch'est aveî la boudâle qui dégreule quaund no-z-a fam.

Y a encouo dettié qu'o disait que je sais paé tout dreit cha que cha veurt dire : « V'là la belle des set récopie des huit ! », o disait chenna és gamènes quaund o voulait les dâobaer eun miot, « La ranne d'Espagne est paé oûssi joulie coume tei ! », chenna, o le disait à toutes les petiotes.

« No li graisse ses soulyis et no y'es brûle » Qui que cha r'est que cha encouo ? No fait tout pouor li et i nous en sait paé pus de graé !

Ch'est dettié qui li venait magène de ses gens ou des gens de ses gens, du temps des roués.

Quaund qu'o disait : « Tu sens le vuus battu, qui qui m'a tché cha et qui me l'a paé balié ? » Je coumprenais à cat sauns dire minet que j'avais fait quique niolerie et coume je déhalais jammais men tchu d'arryire... !

Ce que l'on apprend au berceau...

Ce que l'on apprend au berceau, on ne l'oublie qu'à la tombe ! Moi, j'ai appris le patois avec mon arrière-grand-mère et ma grand-mère Adrienne. La mère Gugu était née à Jouline, un hameau de La Pernelle en 1871, sous Napoléon III, elle ne parlait pas Français, Adrienne, elle, s'efforçait de le parler. A Réville, à l'époque, celui qui ne parlait pas patois, on s'en moquait : « Regardez-moi ça, il crâne, c'est un Parisien, il parle comme les gens de la ville, Parigot au gros bec de pingouin ! »

Une fois, ma sœur et moi, nous étions très instruits, on était probablement au cours élémentaire avec madame Titeux ; nous dûmes à Adrienne : « Maintenant, à chaque fois que tu vas parler patois, tu vas nous donner 20 sous (1 centime) » Elle nous répondit : « Je vais parler français, si je sais. » On éclata de rire. Elle ne nous a jamais donné le 20 sou, sa pauvre demi-pension n'y aurait pas suffi !

Quelquefois, elle avait l'habitude de s'exprimer ainsi, le soir, quand j'avais bien mangé, la mère Gugu disait : « Eh ! bien mon garçon, tu vas aller te coucher, tu ne vas pas entendre les chiens de la Hague ! » Il fallait quand même que les chiens de la Hague aboient fort pour qu'on les entende clairement à Réville ! Ce n'était pas ça, entendre les chiens de la Hague, c'est avoir les intestins qui gargouillent quand on a faim.

Il y a encore quelque chose qu'elle disait dont je ne sais pas exactement ce que ça veut dire : « V'là la belle des sept, le portrait tout craché des huit ! » Elle disait cela aux gamines quand elle voulait les railler un peu, « La reine d'Espagne n'est pas aussi jolie que toi ! », cela, elle le disait à toutes les filles. « On lui graisse ses souliers et on les lui brûle » Qu'est-ce que ça veut dire ? On fait tout pour lui et il ne nous en sait pas plus de gré !

C'est quelque chose qu'elle avait appris de ses parents ou de ses grands-parents, au temps des rois. Quand elle disait : « Il y a longtemps que tu n'as pas pris une volée, qui est-ce qui m'a chié ça et qui ne me l'a pas balayé ? » Je comprenais très vite que j'avais fait une bêtise et comme je n'étais pas le dernier à en faire...

Philippe Rouyer

<https://www.auteursnormands.com/philipperouyer>

Nous retrouverons à chaque nouveau MOTAMOT un épisode de ***Pierre Loti raconte la Marine***.

3 . Les risques du métier

Pierre Loti évoque les risques du métier de marin, non pas ceux qui sont liés à la guerre, mais ceux que l'on appelle les risques opérationnels, relatifs à la mise en œuvre d'un navire.

Comme nous l'avons vu précédemment, dans la marine de guerre, les navires à vapeur ont longtemps conservé des voiles. Il faut attendre la fin des années 1880 pour que l'on ne construise plus de navires à propulsion mixte. Des conversions vers le tout-vapeur interviendront jusqu'à la fin du siècle. Ainsi, cuirassé Redoutable, sur lequel Loti a été affecté à la fin de sa carrière doit attendre la refonte de 1892-93 pour perdre ses 2000 m² de voile et recevoir deux mâts « militaires ».

Comme la manœuvre des voiles est une des tâches les plus importantes jusqu'à la fin des années 1880, les gabiers sont des membres essentiels de l'équipage. Malheureusement, les accidents sont nombreux . On n'utilise pas de harnais de sécurité, les lignes de vie sont absentes. Il arrive que des gabiers tombent de la mâture, pour des raisons diverses. Parfois, les marchepieds lâchent. Ces cordages qui courent sous les vergues et sur lesquels les gabiers reposent leurs pieds, sont en matière naturelle (chanvre, lin), sensible à l'humidité. Ils pourrissent, en dépit d'un goudronnage régulier, et s'ils ne sont pas fréquemment remplacés, ils cèdent sous le poids des hommes. Le sort des gabiers qui chutent est scellé. Soit, ils tombent sur le pont, et s'ils ne sont pas tués sur le coup, ils sont dans un état tel qu'ils ne survivent pas plus de quelques heures . Soit, ils tombent à l'eau, et la chance de les récupérer est infime.

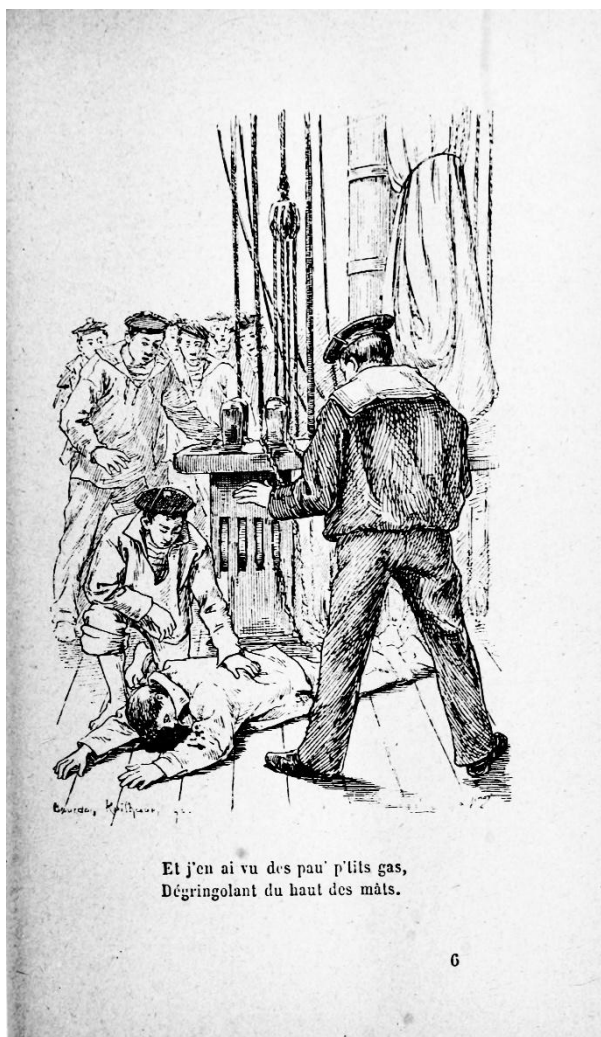
Dans, dans *Mon frère Yves* [chap 27, mai 1877] . Loti décrit un accident survenu dans la tempête

Et tout à coup, dans une plus grande secousse, la silhouette de cette grappe se rompit brusquement, changea de forme ; deux corps s'en détachèrent et tombèrent dans les volutes mugissantes de la mer tandis qu'un autre s'aplatit sur le pont, sans un cri, comme serait tombé un homme déjà mort.

— Encore le marchepied cassé, dit le maître de quart, en frappant du pied avec rage. Du filin pourri qu'ils nous ont donné dans ce sale port de Brest

Et Loti nous renseigne sur le sort des malheureux . « Ceux qui étaient tombés à la mer on jeta bien des bouées pour eux, mais à quoi bon ? »

Celui qui s'était écrasé sur le pont, on l'avait transporté à l'infirmerie : « Mais il mourut là assez vite, entre les mains d'infirmiers stupides de peur, qui voulaient le faire manger ». Loti nous rappelle que les infirmiers sont dévoués, pleins de bonne volonté, mais limités dans leurs connaissances médicales. Aujourd'hui, après avoir suivi une formation militaire, les candidats préparent en 3 ans le diplôme d'infirmier d'État, comme le personnel de santé civil, et peuvent ensuite se former dans des spécialités : anesthésie-réanimation, infirmier hyperbariste par exemple. Au milieu de sa carrière, Pierre Loti voit se créer la spécialité d'infirmier (1883). Une formation, de courte durée (6 mois) sanctionnée par un brevet, n'est instaurée qu'en 1888¹.



Ill. parue dans *Nos matelots*, Yann Nibor, 1895 : J'en ai vu des pau' p'tits gas dégringolant du haut des mats

Si Pierre Loti, lors du déjeuner chez Goncourt, indique comme la chose la plus ordinaire la tombée à la mer d'un matelot, ce peut être intentionnellement, pour cultiver son personnage, mais ce peut être aussi parce qu'il s'agit d'une chose sinon ordinaire, du moins courante dans la marine à cette époque. L'histoire du gabier qui s'écrase sur le pont se retrouve fréquemment dans la littérature. Ainsi, dans le recueil *Chansons et récits de mer* de Yann Nibor (1890), le récit *l'Ouragan*. Après sa chute, le matelot

1 L. Landru, *L'infirmier de la marine*. Cols bleus, 6 oct. 1984, n°1819 , p. 8-15.

2 Journal de Goncourt, 10 fev 1884, p.293)

se retrouve à l'infirmerie du navire, et demande sa boîte de matelot. Il embrasse la photo de sa petite fiancée avant de mourir.

Très curieusement, c'est une histoire assez comparable que l'on retrouve publiée par le *Petit Marseillais illustré* du 3 janvier 1891. Deux gabiers tombent à la mer, mais le troisième, qui s'est écrasé sur le pont, est conduit à l'infirmerie. Et comme dans le récit de Yann Nibor il demande sa boîte, pour embrasser la photo de sa bien-aimée. Ce récit, qui est plutôt bien écrit, n'est pas signé. Il paraît quelques mois après les *Chansons et récits de mer*.

Parfois, ce n'est ni la tempête ni une défaillance matérielle qui provoque la chute mortelle. Ainsi, cet accident survenu à Toulon, et rapporté par le *Radical Algérien* du 4 décembre 1896. (Le *Sfax* est un croiseur à vapeur et à voiles, qui porte sur ses 3 mâts, 2000 m² de toile) .

Le matelot gabier Marie Prives avait été envoyé dans la hune du mât de misaine du croiseur Sfax pour amarrer les cartahus, destinés à faire sécher le linge de l'équipage lorsqu'à la suite d'un faux mouvement, le malheureux tomba de la mâture sur le gaillard d'avant.

Dans sa chute, il se fit des contusions sur diverses parties du corps et se fractura la base du crâne. Le blessé, relevé aussitôt, a été transporté à l'infirmerie du bord, mais tous les soins prodigués sont demeurés inutiles et le malheureux expirait peu de temps après.

Il y aurait eu moyen de tendre des lignes pour faire sécher le linge sans avoir à se livrer à de dangereuses acrobaties, mais ainsi le voulait la tradition.

Pierre Loti a le grand mérite de faire connaître au public ces accidents, si communs dans la marine de cette époque, mais si rarement relevés par la presse. Il rappelle aussi cette vérité peu connue : dans la marine militaire, la transition vers la vapeur a été très progressive, la voile a été largement utilisée jusqu'à la fin du XIX^e siècle, et les gabiers sont restés longtemps les éléments les plus importants des équipages. Il n'en oublie pas pour autant les dangers auxquels sont soumis mécaniciens et chauffeurs, car les accidents ne sont pas rares à la machine : explosion d'une chaudière ou plus simplement fuite de vapeur.

Il est une question d'importance capitale que Pierre Loti n'aborde pas, la transition vers la chauffe au mazout, et l'allègement sensible des contraintes pour les équipages. Tandis que l'État-major est pleinement convaincu des avantages de la chauffe au mazout, on craint la dépendance de l'étranger et les difficultés d'approvisionnement, de sorte que la marine n'entreprend, à l'exception des sous-marins, qu'une lente conversion à partir des années 1910, au moment même où Loti prend sa retraite³. Dans toute sa période d'activité, il ne connaîtra que la chauffe au charbon, avec toutes ses contraintes, sa pénibilité, et son insalubrité pour les équipages.

3 Voir Thomas Vaisset. Du charbon au mazout, la révolution de la chauffe dans la Marine nationale (1895-1935) In Alain Bertrand. Le pétrole et la guerre, P. Lang, 2012, p.71-89.



Chaufferie d'un cuirassé (1914)

Leur sol est ferme, et jamais secoué de ces grands soubresauts qui vous jettent sur les brasiers ; et puis ils ont la terre en dessous, au lieu des engloutissants gouffres obscurs ; enfin et surtout, quand par hasard viennent à fuser ces vapeurs brûlantes qui donnent l'affreuse mort, ils peuvent presque toujours s'évader vers le dehors où l'on respire.

Tandis que nos matelots !...

Il faut aussi mentionner le danger d'explosion des torpilles et autres munitions dans les soutes, mais Pierre Loti ne l'évoque pas. Et comme les sous-marins n'apparaissent que dans les premières années du XX^e siècle, alors qu'il a pris sa retraite de la Marine, il n'y fait pas allusion. En revanche, il mentionne les risques incontestables de la navigation par gros temps.

Déjà dans sa lettre à Rarahu, résumée par Plumkett, Loti évoque sa « traversée de 6 mois sur le *Rendeer* ; la tempête du Cap Horn qui avait mis son navire en danger et lui avait enlevé beaucoup de ses caisses remplies de souvenirs d'Océanie ». (Le Mariage de Loti, 4^e partie, chapitre IV) . Il ne s'agit pas d'une traversée simplement difficile, mais d'une tempête au cours de laquelle le navire aurait pu sombrer. Loti disait que le livre n'était qu'une fiction, et que seuls les détails étaient véridiques. La traversée difficile ferait donc partie de ces détails, authentiques : en octobre 1871, Loti se trouve au Cap Horn à bord du *Vaudreuil*.

Loti raconte la *Médée* prise dans la tempête au chapitre 27 de *Mon frère Yves* cette tempête au cours de laquelle trois gabiers firent une chute mortelle, mais en aucun moment le naufrage n'est envisagé. En revanche, la situation qu'il décrit dans la *Troisième jeunesse de Madame Prune* est bien plus inquiétante. Loti, capitaine de vaisseau, est affecté sur le *Redoutable*. Il est l'aide de camp de l'Amiral Pottier. La scène se passe en hiver, entre 1900 et 1902, dans la mer du Japon. Le *Redoutable*, cuirassé de 9000 tonnes, est le premier navire militaire construit en acier, et non plus en fer.

Et on est là, au milieu, ballotté dans la cohue de ces masses affreusement mouvantes et engloutissantes, rejeté de l'une à l'autre avec une violence à tout briser ; on est là, au milieu, sans recours possible, livré à

Il prononce à la Comédie française, en 1916, les mots suivants :

Plus tard encore à peine quelques années plus tard, tant notre marine avait rapidement évolué ce ne fut plus en l'air, au milieu du désarroi des hautes voilures, que se jouèrent les parties suprêmes, mais en bas, devant les énormes feux des machines, dans l'enfer des «chambres de chauffe».

Et rien que ce mot de «chambre de chauffe» en dit très long, car on le croirait emprunté à la langue des tortionnaires...

On me répondra que les ouvriers de nos grandes usines sont soumis à des épreuves pareilles.

Oh ! non, combien leur cas diffère de celui de nos matelots ! Eux, les ouvriers, pour accomplir leur dur labeur, ils sont dans quelque chose qui au moins ne remue pas ;

tout, de minute en minute plongeant dans des gouffres, plus obscurs que la nuit, qui sont en mouvement eux aussi comme les montagnes, qui sont en fuite affolée, et qui chaque fois, menacent de se refermer sur vous.

On s'est aventuré là-dedans, quelques centaines d'hommes ensemble, sur une machine de fer, un cuirassé monstre, qui paraissait si énorme et si fort que, par temps plus calme, on y avait presque l'illusion de la stabilité ; on s'y était même installé en confiance, avec des chambres, des salons, des meubles, oubliant que tout cela ne reposerait jamais que sur du fuyant et du perfide, prêt à vous happer et à vous engloutir... Mais, cette nuit, comme on éprouve bien l'instinctive inquiétude et le vertige d'être dans une maison qui ne tient pas, qui n'a pas de base... Rien nulle part, aux immenses entours, rien de sûr, rien de ferme où se réfugier, ni se raccrocher ; tout est sans consistance, traître et mouvant... Et en dessous, oh ! en dessous, vous guettent les abîmes sans fond, où l'on se sent déjà plonger à moitié entre chaque crête de lame, et où la grande plongée définitive serait si effroyablement facile et rapide !... »

Il peut sembler étonnant qu'un officier âgé de 50 ans, avec quelques années de navigation derrière lui, soit aussi impressionné par une tempête. Mais nous sommes en hiver, dans la mer du Japon, connue pour ses redoutables tempêtes, au point qu'on l'a surnommée La mer du diable. « On s'est aventuré là-dedans », nous dit Pierre Loti. On comprend que le *Redoutable* n'a pas reçu de bulletin météo avant de prendre la mer. Y a-t-il seulement une station météo pour les navires français de la mer du Japon ? La météorologie est une science encore jeune et faute de moyens de transmission, ses avis ne peuvent parvenir aux bâtiments en mers lointaines. En cas d'avarie ou de détresse, le bateau serait complètement isolé, incapable de faire appel aux secours et de communiquer sa position, car la TSF n'est pas encore installée à bord. Elle n'apparaîtra qu'à la veille de la Première guerre mondiale. Avec cela, l'imprécision relative de la navigation, une cartographie qui dans certaines zones peut être ancienne ou approximative, et tous les risques de collision multipliés lorsque la visibilité est précaire.

Si la description de Loti est incontestablement littéraire, elle nous rappelle en même temps que les conditions de la navigation en ce tout début du XX^e siècle étaient fort différentes de ce que nous connaissons aujourd'hui, et les navires de la Royale étaient sans doute aussi vulnérables que les autres. On garde en mémoire le naufrage de la *Sémillante* engloutie dans la nuit du 15 au 16 février 1855 avec son équipage et les militaires qu'elle transportait pour aller renforcer les troupes françaises en Crimée, soit au total 773 hommes. Et Loti, qui déclarait ne jamais rien lire, mais avouait avoir un peu lu Alphonse Daudet par obligation (lorsque l'on est reçu chez un écrivain, il est bon d'avoir lu quelques bribes de son œuvre) avait peut-être lu l'*Agonie de la Sémillante*, parue dans les *Lettres de mon moulin* (1869). Le naufrage de la *Sémillante* est la catastrophe maritime la plus meurtrière du XIX^e siècle et vraisemblablement la plus importante survenue à un navire de l'État, en dehors de faits de guerre. Plus présent encore dans les esprits au début du XX^e siècle, la disparition le 4 juin 1885, de l'avis *Le Renard*, pris dans un typhon au large d'Aden avec 130 personnes à bord.

De tous les dangers qui menacent le marin, les maladies tropicales ne sont pas les moindres, en ces temps où la marine participe largement à l'expansion coloniale, et, pour l'Extrême orient, en est le fer de lance. Le choléra fait des ravages, et personne n'y échappe, pas plus l'amiral Courbet que le simple matelot. En l'absence d'antibiotiques, la médecine est impuissante devant ces maladies, presque toujours mortelles.

Marc Authouart

<https://www.auteursnormands.com/marcauthouart>



Appendice : Je ne parle plus qu'à celui qui part

On peut supposer qu'il a prévu sa mort (ses obsèques) comme il a détruit sa vie méticuleusement, plus exactement, comme il a bâti la disparition de sa véritable histoire.

Vouloir mourir « suffisamment » ou « assez » (comme il a toujours dit), à répéter comme pour s'en convaincre ou se rassurer, pour n'en laisser de traces que ce que sa volonté aura créé.

« Lui » aura disparu (avant) quand sa créature sera décédée (plus tard).

Est-ce parce que je pense à sa mort que je relis « Défiguration » ou le contraire ?

Que lui reste-t-il à détruire qu'il n'aura pas donné aux archives ? Ou détruit lui-même ? Sinon, le travail sera confié à qui que ce soit de fiable ? Peut-il l'imposer à celle qui, pour survivre, tentera de tout garder en mémoire ?

Donc, devons-nous être seul pour rester maître de tout, même de sa mort

ou l'autre, par amour, doit-il tout accepter, même les conditions de sa volonté de mourir « assez » pour qu'il n'en reste rien ou si peu qui ne devienne des anecdotes?

D'ailleurs, les « souvenirs » ne sont que des anecdotes, une accumulation de choses éparses, sans suite, sans cohérence et, de fait, ne constituant aucunement un « souvenir » (une histoire), ni celle de la personne défunte.

Il est étrange que ta volonté soit de laisser des « archives » car que sont les archives ? Les traces de ta vie, de ton existence ? De ton œuvre ? De ce que tu veux cacher pour que l'on continue à chercher qui tu es vraiment donc, te faire vivre au-delà de la mort «suffisante» que tu dis vouloir.

Un auteur est celui qui peut se permettre de choisir de laisser des traces, de les sélectionner, et de faire en sorte que le reste ne soit pas visible. Mais alors, tu ne meurs pas « assez », tu meurs « différemment ».

Ou alors tout détruire...

Kafka voulut le faire mais son ami a trahi sa volonté. Qu'en penser ? Mal, bien, s'agit-il d'en avoir une appréciation morale ? Nous lecteurs, nous sommes comblés par cette trahison.

Tu imposes alors une mort (ou une disparition) à l'autre qu'elle ne veut pas. Doit-elle te quitter pour que tu puisses continuer à te penser mort « suffisamment » et elle lui permette pour vivre ou « survivre » ? Vivre au-delà de ce qu'elle s'impose comme impossible.

Ou alors :

« Ne pas trahir aurait demandé : être cet anonymat que l'horreur voulait. C'est-à-dire, être soi-même son nom perdu...être soi-même son nom insupportable. L'anonymat d'un livre serait : qu'il soit de telle sorte qu'il ne supporte aucun nom ».

On ne le fait jamais « suffisamment » mais médiocrement pour, inconsciemment, satisfaire une légère pointe d'orgueil qui peut demander l'oubli total sans flancher ou céder un tant soit peu à un reste d'orgueil ?

« Que nul ne fut jamais assez anonyme pour que sa mort suffise ».

Accordons à ceux qui restent le droit de faire de cette cérémonie mortuaire ce qu'ils en veulent, de leur permettre de croire que le « souvenir » du disparu ne disparaîtra qu'avec eux-mêmes.

Hélas, les « souvenirs » ne peuvent s'accumuler, ils se superposent, à la limite, ou se remplacent. Les uns poussant les autres dans l'oubli. Finalement, le disparu voulant disparaître n'a qu'à laisser faire le temps.

Et alors, ne mourrait « assez » que celui qui n'a aucune exigence sur les conditions de sa « disparition ». L'abandonner à ceux qui restent pour qu'ils s'obligent à l'exigence du souvenir.

« Sans pouvoir rien oublier. Oubliant cependant. Il n'y a rien ni personne dont on puisse se souvenir assez pour n'être pas accusable de lui avoir survécu. Que j'ai survécu m'accuse (que j'ai survécu assez pour que me souvenir n'est plus la même force affreuse). Si intolérable qu'ait été ce qu'il a fallu tolérer, si difficile qu'il ait été de ne pas mourir quand même n'était plus difficile – vivre a plus de réalité.

« Se souvenir est impossible. N'atteint pas le pire. Trahit. Mieux vaudrait l'oubli. Un complet oubli. Mais oublier aussi est impossible. On n'oublie pas plus qu'on se souvient. Se souvenir est impossible. Oublier l'est aussi. Seule la mort ne trahit pas. »

Se souvenir comme une dette que l'on doit à celui avec qui on a vécu et qui vient de disparaître. Mais cela a une autre signification, cela veut dire que le disparu mérite que l'on s'impose la souffrance dans le souvenir.

Seuls ceux qui ne méritaient le souvenir tombent dans l'oubli, ou alors se force-t-on à les oublier réellement. Je pars d'un paysage que j'imagine : La peau

Je pense à cela car j'ai aperçu qu'elle avait la chair de poule.

C'est à ce moment que la personne ressemble le plus à une sensation.

Il y a des peaux comme des visages, qui s'effacent, faites pour l'oubli après un abandon.

Quand je répète ton prénom
L'écho en perd sa voix

écoute-moi
écoute-moi
j'ai le silence qui me torture

Vertige
au bord
mais si loin
je me penche
vertige
bas si bas.

Souvenirs d'un Alzheimer

"La veille, j'ai donné une gifle à mon meilleur ami...dont je ne me rappelle plus du prénom. »

Pourquoi ce souvenir prend autant de place ?

Parce que le champ de l'oubli s'étend en moi. Ne sommes-nous constitués que de souvenirs, c'est à dire une matière friable et subjective ?

Perdre la mémoire, c'est en partie perdre ce qui m'a constitué...un temps. On attaque la course de la vie qui devient de plus en plus une course d'obstacles.

Mes certitudes, ma conviction d'être perdent des pans de ma construction

"Demain je lui dirais que j'ai oublié. »

Alzheimer, pourquoi se rappeler comment ça s'écrit?

En fait, ça s'écrit comme ça se subit.

Ça s'écrit comme ça s'oublie.

Cette maladie, c'est mourir enfermer dans son corps avant de mourir physiquement.

C'est être enfermé sans qu'aucun mur ne porte de souvenirs, sans aucune photo jaunie à regarder...

Sans papier peint que l'on peut arracher à chaque déprime

une chose subie plus qu'un choix .

Pendant que les autres ne veulent pas que tu meures ? C'est leur lutte qui nous afflige en des réactions affectives impulsives réactives

Ne veulent-ils jamais comprendre ? Se résigner ? La preuve d'amour ne se situe pas dans cette révolte ce déni, elle est dans la résignation pour un accompagnement adouci bienveillant.

Malade, dans leurs esprits, tu veux vivre encore plus que ceux de la vie normale, plus qu'eux en fait, qui ne se résignent pas à voir la mort arriver.

Ils veulent t'obliger à te souvenir de tout parce qu'ils pensent que tu vis, parce eux aussi veulent que ce qu'ils ont vécu ne soit jamais l'oubli de demain.

Ils pensent qu'une partie de leur vie est dans le souvenir des autres. Quelqu'un qui oublie est une part de vie qui sombre. La mémoire est parcellaire, donc friable, angoissante.

Elle est subjective, interrogative.

La mémoire nous malmène dans l'oubli des autres.

René Char dit : « On ne peut se retirer de la vie des autres, et s'y laisser soi. »

En fait, ils se rassurent en se disant qu'ils me gardent dans la mémoire alors que je ne suis qu'une interprétation, la leur. Ils se forcent à me garder en eux, et inversement, ils m'en veulent de les oublier.

Peut-être même pensent-ils qu'il peut y avoir une intention.

"Souviens-toi, ici, tu te rappelles?"

Dans mon cas, l'oubli n'est pas un choix, mais un symptôme, une conséquence, ce qui disparaît est la trace de ce que je deviens.

En fait, je deviens peu à peu l'oubli de ce que je ne choisis plus.

D'ailleurs, quelle part à l'inconscient dans cette maladie ? Commence-t-on par oublier ce que le subconscient estime superflu afin de laisser aux souvenirs importants un espace vital. Puis, finalement, tout disparaît.

Et, puis, quand tu pars, tu n'es plus jamais qui tu étais avant la maladie, tu restes celui qui est mort malade.

Pour se rappeler de moi, ils diront : " tu sais, celui qui avait Alzheimer?"

Ce sera définitivement mon identité, et elle ne sera pas ma propre identité, je vais devenir la multitude des inconnus Alzheimer. Le John Do de l'oubli.

Celui que l'on confond à force de ne pas vouloir l'oublier.

Je relis sans cesse le lendemain ce que j'ai écrit la veille. Cela devient difficile. Sans cesse il me faut redevenir celui qui allait mieux pour constater le jour suivant que je suis bien celui que je suis en train de devenir.

Hier, ou...peut-être était-ce un autre jour?...Le temps s'étire si rudement sur mon esprit, que je ne dis plus que je vis, mais que je pars vers l'inconnu...mon inconnu ...la destination que cette maladie m'impose peu à peu...sournoisement...

Donc...où en étais-je?...

"file"... "étoile"... "subrepticement", je peux le dire puisqu'il est encore présent...que veut-il dire ce mot?... Mais je n'en sais rien...ou plus...

Je pense, parfois, au film de Zulawski : « mes nuits sont plus belles que vos jours ». Tout est résumé dans ces quelques mots

Le rien de ma mémoire qui part vaut tous les souvenirs que vous voulez garder pour vos vieux jours.

Moi, je n'ai qu'une succession de nuits que je me partage pour que mon oubli soit celui que je veux garder en mémoire.

Non je ne pleurerai pas car je ne me rappelle que de mots qui deviennent mon essentiel de ce que je ne perds pas, comprenez-le, ne luttez plus, je pense que je partirais sans souffrir de l'oubli

Vos larmes sont les baisers tristes dont je ne me souviens pas le lendemain

je bois sans souvenir la présence des oubliés de mon parcours, ne m'en veuillez pas, je veille à ne jamais plus penser que je m'oublie plus vite quand vous êtes présents à me forcer à souvenir de ce que vous voulez.

En plus de l'oubli, j'ai la tristesse de blesser ceux qui espèrent ce que je ne sais quoi. Qu'y puis-je ? Ne m'imposez pas cette tristesse, cette douleur, je ne dois pouvoir me concentrer que sur la tristesse de ma maladie.

La violence est aussi ici, dans vos mains sur les miennes, comme un poids qui m'affaisse.

Un jour, il y a peu...j'ai relu une des phrases que j'avais écrite... et j'ai souri...elle était belle, c'était moi qui l'avais écrite...

Donc, chaque jour, je vais sourire en la relisant, fier d'en avoir été l'auteur...Plus tard, je remercierai l'auteur inconnu de cette phrase qui m'apaise et me fait sourire. Et encore plus tard, je serais celui qui pleure de ne plus se souvenir où j'ai rangé mes écrits...

Et finalement, tout cela n'a plus d'importance...

Qui suis-je ? Qui sommes-nous, en somme ? »

II

.... ?.....

III

Ou 4...

"Lorsque je sors seul dans la rue avec cette volonté de ne vouloir aller nulle part de précis, ou de me le dire suffisamment pour m'en convaincre, je peux me perdre. Sans avoir à fournir d'explications à personne.

Quand je cherche la maison...ou l'hospice dont je viens de m'évader, (sans doute est-ce le cas, d'ailleurs, qui me cherche? Encore?) j'ai le droit de dire que je ne suis pas de la ville. Je peux alors sortir la pancarte que je porte autour du cou et rire comme d'une mauvaise plaisanterie.

Un mot peut en remplacer un autre quand celui que je veux ne vient plus, perdu là où je n'ai plus accès. A force de dire ce que je ne voulais pas dire ou pas précisément...dire le contraire et le maintenir coûte que coûte pour ne pas paraître folle...

Revenir plus tard, lorsque le mot est revenu, et affirmer le contraire de ce que j'avais affirmé précédemment...J'ai le droit...je peux dire ce que je peux...

Un auteur...dont le nom m'échappe disait que "l'oubli est la mémoire originelle du monde", et "qu'il est matière".

Je crois qu'il avait le nom d'une fête religieuse...

Je ne suis alors pas victime de la maladie d'...,de cette maladie là, mais je suis la matière de la mémoire originelle, une copie de cet oubli qui afflige ceux qui n'en sont pas atteints, et apeurent ceux qui le sont.

J'ai encore cette connaissance-là qui me sauvegarde et articule tout écart de diction comme l'éventualité d'un jeu.

Si je n'ai pas peur alors je prouve à mes proches que rien n'est encore perdu. Je fais illusion.

J'en suis encore à offrir des illusions quand en moi-même, je lutte pour ne pas oublier que j'en ai, que je peux en avoir...

Seules mes fugues sont l'empreinte que cette...progresse.

Un autre disait, je le note avant l'oubli, que lorsqu'on lit de la poésie à haute, c'est de la "lecture dans le souffle".

Écrire plus pour ne pas mourir sans l'oubli originelle jusqu'à ...

*Croix aux souvenirs
tu as porté le temps...*

*J'avais eu le tort de croire
que l'on pouvait se maintenir indemne
En ne demandant rien à personne...*

Je le note dans mon journal...Je l'ai appelé le journal de l'oublié...Pas la personne, mais l'oublié que nous emmagasinons innocemment lorsque tout va pour le mieux...

Christophe Wargny

Le chapelet

Monsieur et Madame Dumont demeurent sur la place du village. Une maison magasin dont la façade crépie gris jaunâtre fait face à l'immense église. Elle tient tellement de place, l'église de Valmont, qu'elle rétrécit ou qu'elle barre l'horizon, quand on habite l'un des trois autres côtés du quadrilatère municipal. Même la large bâtisse qui abrite l'étude de maître Retout, façade briques et pierres façon hôtel XVIII^e siècle, trouée d'un élégant porche, ne fait pas le poids.

Monsieur Dumont répare dans l'Après-guerre les vélos. Rustines, rayons, roues. Démontage, dérouillage, dérailleur. Il partage la clientèle valmontaise des deux roues avec Duville. Comme le duo Goutant et Malandon se répartit l'entretien des Peugeot et des Citroën, des Panhard et des Renault. Les marques de bicyclettes, on les connaît moins. Sur le cadre, leurs noms s'effacent à l'usage. Même si on le sait : les grands du Tour vont sur Mercier ou Gitane. Nous plutôt Manufrance. Monsieur Dumont, qui aime bien les enfants, les fournit en chambres à air hors d'âge, bonne à découper des élastiques, ou en roues transformées en cerceaux. Les élastiques, c'est un matériau multifonction essentiel : frondes, cabanes et pistolets... à élastiques.

Madame Dumont tient le magasin. Bicycles complets, même avec moteur, chambres et rayons, patins et dynamos, sonnettes et sacoches, voire un peu de quincaillerie. Les clients ne sont pas si nombreux, ou si pressés, qu'elle ne puisse quitter le commerce pour son logis. Récurer, broser, briquer. On n'est pas ici dans un de ces maisons que pollue une écoute envahissante de la radio ! Pas du genre à céder à l'invasion radiophonique, madame Dumont ! Le péché pourrait bien se cacher dans *le poste*. Le facteur et les voisines le savent, madame Dumont a de la réputation. C'est tellement important, la réputation ! Et dame réputation s'acquiert d'abord en traquant la poussière.

Madame Dumont a l'œil. Elle tient vraiment sa maison. Et les comptes. Et le reste, à commencer par le second mari dont, veuve de guerre 14-18, le bon Dieu l'a pourvu. Il a intérêt, le bougre, à filer doux, même si elle aime à le désigner à autrui comme *mon patron*. Madame Dumont ponctue à l'envi ses phrases d'un *pour sûr*. Et, *pour sûr*, elle ne manque jamais de rendre compte à l'Eternel. Jamais elle ne ferait défaut à *note bon Dieu*. Messe, confession, actions de grâce. Plutôt deux fois qu'une. D'autant qu'elle se sent en charge de deux âmes. Monsieur Dumont préfère les cyclistes aux curés, les pédaliers et la bonne chair aux dévotions et aux genuflexions. Il n'a rien contre l'eau, bénite ou non, mais lui substituerait volontiers d'autres breuvages.

Pour son salut et, dévouement oblige, celui de monsieur Dumont, madame Dumont ne ménage pas sa peine. Grand-messe dominicale, celle où chaque famille se déploie, observe et s'observe, petite messe quotidienne du petit matin, où les vieilles, souvent veuves de guerres ou d'alcooliques, se faufilent dans la grisaille des matins humides, vêpres du dimanche où les futurs confirmés ou mariés

doivent montrer assiduité et ferveur, processions qui sortent de l'église, madame Dumont ne manque rien. Et surtout pas le chapelet que Dieu et l'abbé proposent chaque jour ouvrable.

Ah, le chapelet, je croyais que c'était une sorte de long collier de perles qu'on tripote en disant qu'on pense à Dieu. C'est ça, m'a confirmé mon père, mais c'est aussi une messe de fin d'après-midi, pas trop longue, une collation ou un apéritif spirituel pour trois douzaines de dames que l'ennui guette.

Cinq heures moins cinq : madame Dumont ôte son tablier, attrape une laine ou un paletot. Ajuste un fichu ou met un chapeau. L'Eglise n'aime que les femmes coiffées. Monsieur Dumont est en embuscade depuis deux minutes. Il lâche guidons et manettes. Ça y est, son épouse a franchi le seuil du sanctuaire. La voilà qui entre. Lui a déjà vissé son béret. Il enfile son veston. Il n'a pas plus de chemin à faire que son épouse. Traverser la sainte place pour entrer dans son saint lieu à lui. Le double Ricard est déjà sur le zinc, le nectar jaune au fond du grand verre, quand il franchit le seuil du café-restaurant de l'Agriculture. La carafe transparente estampillée du nom de la précieuse anisette arrive aussitôt.

Qu'importe qu'il y ait du *monde* ou non au bar, tout un chacun connaît le chapelet de monsieur Dumont. Monsieur Dumont boit à petites gorgées qui chatouillent le palais et coulent lentement pendant que madame psalmodie un texte qu'on répète plusieurs fois entre deux intenses méditations. Avant d'évoquer un moment de la vie du Christ ou de la Sainte Vierge. A chacun sa geste, sa communion et le sens du devoir accompli. A chacun son chapelet nourricier. Une demi-heure. Un quart d'heure suffit à monsieur Dumont qui préfère garder de la marge. En cas. Il remercie le bon Dieu en son for intérieur, pour les minutes accordées, ou volées, sort quelques pièces de sa poche, soustraites à la recette de la journée, sur laquelle madame fait main basse chaque soir, et retourne à sa tâche.

Une *rinchette*, monsieur Dumont y serait favorable, mais il est improbable que le pasteur, cédant aux vivats de ses ouailles, ait proposé une prolongation. Ne pas tenter le diable : il faut regagner ses pénates, pour un ultime rituel. Prendre un bonbon à la menthe, histoire de dissiper l'odeur et allumer dans la foulée une Gitane maïs. C'est le moment choisi parfois par deux ou trois galopins pour attendre monsieur Dumont. Qui ne peut se dispenser d'offrir un bonbon à ces petits malins qui savent tout, avant de dissimuler la boîte dans un des tiroirs à pièces détachées. Jusqu'au lendemain.

Chapelet, curé, café, Ricard, bonbon : voilà des lustres que cela dure, quand...

Madame Dumont s'est trouvée mal, au début de l'office. Et voilà que ses collègues d'église la ramènent chez elle. Et chez elle, personne, ni au magasin ni dans l'atelier ! Prendre la décision d'appeler *le docteur*, ou demander au pharmacien voisin, monsieur Bernani, de venir, ce devrait être l'affaire de monsieur Dumont. On appelle. En vain. On rappelle. Mais où est-il, où se cache t-il, le patron ? Tout un chacun le sait. Tous, ou presque, savent que le père Dumont prend, au café de l'Agriculture, sa collation Ricard. Tous, sauf les fidèles grenouilles de bénitier qui n'ont pas eu l'occasion, chapelet oblige, d'être témoins du manège. Même avec l'aide du Saint-Esprit, comment être au four et au moulin ? A l'office et à l'Agriculture.

Il y a bien, à deux pas de l'échoppe, l'un de ces chenapans amateurs de bonbons à la menthe. Qui attend son heure, mais comprend vite que le pot à sucreries pourrait souffrir de la découverte du pot-aux-roses. Se tarir définitivement. Jean-Claude a posé son vélo contre le mur. Jean-Claude habite juste à côté mais, allez savoir pourquoi, c'est jeudi, pas d'école, et notre cycliste revient d'un tour du village. Il ne fait ni une ni deux. Enfourche derechef sa monture et fond d'un coup de pédale sur l'estaminet. Un temps d'hésitation avant d'ouvrir la porte : le lieu n'est pas vraiment dédié aux enfants. Mais l'enjeu est de taille. La porte au timbre indiscret ouvre sur le comptoir.

— M'sieur Dumont...

— Qui qu'tu fais don là, asteu, men bézot ?

- Madame Dumont, elle est malade, on l'a ramené du chapelet.
- Y a longtemps ?
- Tout de suite, j'étais là, je suis venu aussitôt.
- Tu l'as-ti vu, a parlait-ti ?
- J'ai juste entendu les aôtes dames.

La terre vient de trembler. Le monde de monsieur Dumont vacille. Deux inquiétudes paraissent se chevaucher sur son visage émacié, qui vire au rouge. La santé de madame Dumont et l'avenir du Ricard se télescopent. Le verre est à moitié plein. Restent trois quatre gorgées. Premier sacrifice : il faut boire tout d'un coup. Y voir plus clair. Avant de rouvrir la porte, l'amateur d'anisette remet son veston et son cache-col. L'homme et l'enfant sont déjà sur le trottoir.

- Est ton vélo qu'est là ?
- Ben oui, M'sieur Dumont.
- I t'ont-i vu ?
- J'crois pas. I m'auraient demandé. I vous cherchaient.

Le visage de l'expert en cycles et en boisson anisée se détend. S'éclaire même. L'homme, oppressé tout à l'heure par l'annonce du séisme, respire. La parade est trouvée. Même s'il y faudra la complicité du petit messenger.

— Tu diras qu'on essayait ton vélo, pace que l'frein avant, i frotte. Et qu'on a monté eun p'tieu la côte de Thiétreville, pou veî. Y a pu qu'à y aller sans courri.

Jean-Claude a compris : on sauve à la fois monsieur Dumont et l'avenir des bonbons et des élastiques. Sans compter le chiffre d'affaires de l'Agriculture. Au prix d'un mensonge. Ça fait partie des péchés qu'il faudra garder hors confessionnal. Pour soi.

Madame Dumont a retrouvé ses esprits. Plus abattue que suspicieuse. Sa tête est dans les limbes. La *menterie* a marché.

- T'aurais pu fermer la porte !

Il est d'accord. Il est d'accord avec tout. D'accord aussi qu'une des commères soit allé quérir *le docteur* qui habite à deux pas. Même si *l'docteu, cha coute*. Oui, un *docteur*, ça vaut bien dix Ricard. Est-ce que ça soigne aussi bien ? Qui le sait ? Mais le moment n'est pas à barguigner. Le *docteur* connaît les fragilités de ses patients : la faiblesse du cœur de madame Dumont et la faiblesse de monsieur Dumont pour l'Agriculture. Le voilà... qui prend la tension. Trop faible, la tension. Trop saccadée, la respiration.

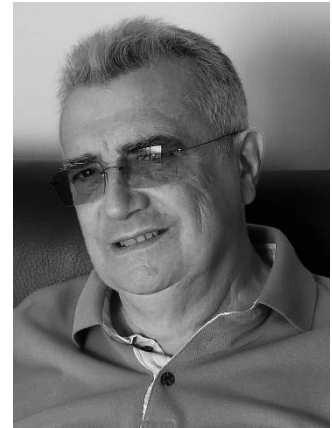
- Une semaine de repos, madame Dumont, intime-t-il. Evitez de sortir.
- Juste la messe et le chapelet, docteur. J'enverrai mon mari faire les courses.
- Non, l'inverse, madame Dumont. L'église, c'est froid et humide. Quand vous y retournerez, respirez toujours au travers de votre écharpe !

Manquer sept jours, un supplice ! Et pour monsieur, et pour madame Dumont, le verdict est donc tombé : sept jours de pénitence. Le curé, par bonheur, viendra dès le lendemain prendre des nouvelles. Soutenir la patiente dans l'épreuve. Donner sa bénédiction. Le café de l'Agriculture, lui, ne fera pas de visite à domicile. Mais monsieur Dumont tiendra. Aussi longtemps que le village uni continuera à tenir sa langue. Sept jours de purgatoire, mais des années de collation Ricard en perspective ! Il en viendrait à penser que Dieu existe vraiment, monsieur Dumont.

Jean Michel Legaud

<https://www.auteursnormands.com/jean-michel>

Extrait du roman : L'Ordre des Francs-Jardiniers - Meurtres dans un jardin écossais de Jean-Michel Legaud publié aux Editions Nombre7



Haddington (Écosse) première partie du XVIIIème siècle.

J'habite à Haddington (En scot : Haidintoun, en écossais : Baile Adainn), capitale administrative du Comté de l'East Lothian. Cette ville royale, fondée sous le règne de David Ier d'Écosse (1124-1153) est située à environ trente kilomètres au sud-est d'Édimbourg.

Quatrième ville la plus importante d'Écosse, après Aberdeen, Roxburgh et Édimbourg, elle est célèbre pour avoir été le lieu de la création de la première loge de l'Ordre des Francs-jardiniers, vers 1676.

Aujourd'hui est pour moi, un jour très important car je vais être initié aux mystères de l'Ordre des Francs-Jardiniers.

Travaux d'ouverture de la Loge de Francs-jardiniers d'Haddington

Digne Maître :

— Bienvenue mes Frères, levons-nous !

Tous se lèvent.

— Digne Député, quel est notre premier devoir ?

Digne Député:

— De vérifier que le Gardien de la porte est à son poste et qu'il possède la clef de notre jardin secret.

Le Gardien de la porte montre l'antique clef.

Digne Maître :

— Quel est le devoir suivant ?

Digne Député :

— De vérifier que seuls des jardiniers sont présents.

Digne Maître :

— Je vous prie donc de vérifier que seuls des francs-jardiniers sont présents.

Digne Député:

— Digne Maître, je me porte garant que seuls des francs-jardiniers sont présents.

Digne Maître :

— Mes Frères, avant de déclarer la Loge ouverte, permettons au Frère Chapelain de nous conduire dans la prière.

Tous les Frères font le signe de révérence (genou droit en terre).

Le Chapelain :

— Grand Jardinier, Père de tous les jardiniers, de même que nous venons ensemble pour travailler dans notre jardin, fais que le labeur de nos corps puisse apporter la tranquillité à nos esprits, et que la croissance de nos plantations et des fruits de nos arbres en soit le parfait achèvement pour l'honneur et la gloire de ton Saint Nom.

Tous en chœur :

— Amen !

Initiation

Pendant ce temps, à l'heure dite, un peu fébrile, je me rends dans un lieu discret dont l'adresse m'a été donnée par porteur, où j'y retrouve mon présentateur James Brown.

Dans une pièce à part, je suis dépouillé de tous mes moyens, minéraux et métaux ainsi que d'une partie de mes vêtements. Mon sein droit est dénudé pour montrer que je ne suis pas une femme, ma jambe gauche est nue et je ne porte ni métaux ni argent. On me précise qu'il n'y a pas d'armes dans la loge. Les yeux bandés, je suis conduit jusqu'à une porte.

Trois coups sont frappés à cette porte par mon accompagnateur.

Une voix me demande en qui je mets ma confiance. Je suis invité à répondre :

— En Dieu !

Je suis alors admis à entrer.

On me conduit trois fois autour de la loge, en exécutant la marche suivante ; deux pas en arrière, trois en avant "Afin de montrer que je préfère faire trois pas en avant plutôt que deux pas en arrière pour porter secours à « un frère en détresse ».

On me fait alors m'agenouiller, l'explication de cette posture est :

« On m'a appris à m'agenouiller sur mon genou gauche fléchi nu, dans les trois cercles, sur trois carrés d'un tablier de jardinier : ma main gauche sur la Sainte Bible, Équerre, Compas, et un couteau (greffoir) ; ma main droite tendue vers le ciel, tenant l'outil le plus utile, mais le plus dangereux du jardinage, et

mon visage tourné vers l'est. C'est là que j'ai pris ce vœu le plus solennel, une obligation en tant qu'apprenti franc-jardinier.»

Ce vœu fait référence à Adam le "premier jardinier". Adam a été le premier compagnon jardinier, parcourant la Terre dans le but de restaurer l'horticulture à son état d'origine dans lequel elle se trouvait autrefois, dans le jardin d'Eden.

Le secret du jardinage n'a été révélé qu'à Adam, pas à Eve, comme dans cette interrogation du postulant :

- « Sur quoi êtes-vous venu ? »
- " Sur la Terre qui est ma mère"
- "Qui es-tu?"
- "Un homme."
- « Comment savez-vous que vous êtes un homme ? »
- "En me faisant révéler ce qui n'a jamais été révélé à la femme."

Des frères dits de talents (Musiciens, chanteurs) entonnent sur un vieil air écossais un « Mother Earth », guidés par le Maître de Chapelle Christian Davidson, accompagnés par un orgue un peu poussif et de joyeuses cornemuses :

« Oh, Mother Earth
With your fields of green
Once more laid down
By the hungry hand
How long can you
Give and not receive
And feed this world
Ruled by greed... »

On me révèle à la fin de la musique, les trois emblèmes de la Franche-Jardinerie;

- l'équerre,
- le compas,
- et le greffoir.

C'est « L'outil le plus simple du jardinage » me dit-on ! Avec ce dernier outil, je suis exhorté en tant que nouvel initié à « tailler les vices et propager les vertus par bouturage».

Je reçois alors la Parole du Jardinier. Le mot du premier degré est DAK (Delving And Knowledge), signifiant « «Cherche et Trouve»,

Le mot de passe est « AND » :

- A (A meaning all things) signifiant : Un sens à toutes choses, car Dieu a fait toutes choses ;

- N, (Nothing) rien , car Dieu a fait toutes choses à partir de rien ;
- D (Dust) qui signifie poussière, car "Tu es poussière, et tu retourneras à la poussière" (Genèse 3:19).

Le troisième mot est ADAM. Il y a des signes associés au deuxième et au troisième mots.

L'emblème de l'apprenti est son tablier. Les tabliers sont de deux types :

- Des tabliers longs, arrivant à la cheville, brodés de nombreux symboles relatifs aux légendes de l'Ordre
- Des tabliers plus courts, avec bavette semi-circulaire, ressemblant fortement aux tabliers des francs-maçons d'Écosse.

Celui du Président Lewis Kelly, est brodé des lettres P, G, H, E qui sont les initiales des quatre fleuves qui traversent le jardin d'Éden (Pishon, Gihon, Hiddekel et Euphrate, et des lettres A, N, S, qui sont les initiales d'Adam, Noé et Salomon, auxquelles s'ajoute la lettre O, pour l'olivier. Ces lettres sont accompagnées de représentations brodées ou tressées d'or d'Adam et Eve en Eden, de l'Arche de Noé, de colombes et de l'arc-en-ciel d'après le Déluge.

Je constate que les fournisseurs commerciaux d'insignes maçonniques contribuent à répandre peu à peu, la conformité. En Écosse, la maison Vernal de Glasgow et la maison Jockel d'Edimbourg ont simplement adapté pour les francs-jardiniers ce qu'ils font déjà pour les francs-maçons. Ils ont juste changé la décoration. Presque tous les insignes sont fournis par l'un ou l'autre de ces deux fabricants d'articles maçonniques et les décors locaux ou faits-maison ne sont plus guère utilisés.

Des bijoux (médailles) et des insignes de fonction complètent la tenue du franc-jardinier selon son grade et sa qualité. Les insignes en argent d'Haddington sont très distinctifs. La fraternité d'Haddington symbolise ingénieusement l'intendance (ou la pastorale) à l'aide d'un arrosoir, servant à soigner les plantes fragiles.

La loge d'Haddington a l'habitude de défiler à certains moments de l'année, aussi sa décoration ne serait pas complète sans une bannière géante. La bannière est conçue pour être suspendue à un poteau horizontal, soutenu par deux poteaux verticaux. La bannière des jardiniers est bleue avec une décoration peinte et brodée. Une grande partie de la décoration est similaire à celle des tabliers - Adam et Eve, Noé, l'Arche et un arc-en-ciel - mais avec en plus le nom de la loge, une devise et un dessin au verso.

Pour agrémenter la salle « humide » le Trésorier de la Loge d'Haddington a acheté plusieurs lots de cruches, toutes en mesures écossaises. Certaines sont décorées d'un jardinier prenant ses aises sous un arbre, en s'appuyant sur une bêche et en passant en revue le fruit de ses travaux. D'autres cruches comportent une représentation du tableau de la loge, ornée en relief d'un ananas, car en cultiver un, est un défi de compétence magistrale en l'Écosse.

Le Président Kelly me fait jurer :

— « Vous garderez le secret et tout ce qu'il recouvre. Vous ne l'écrirez jamais, directement ni indirectement ; vous garderez tout ce que nous-mêmes ou vos instructeurs vous ordonnerons de garder secret, vis-à-vis de tout homme, femme ou enfant, et même vis-à-vis d'une souche ou d'une pierre, et vous ne le révélez jamais sinon à un frère ou dans une loge de Francs-Jardiniers, et vous observerez fidèlement les devoirs définis dans la Constitution.

Tous ces points vous promettez et jurez de les garder et de les observer fidèlement sans aucune espèce d'équivoque ou de restriction mentale, directe ou indirecte.

— Je le jure !

— Ainsi que Dieu vous soit en aide par le contenu de ce livre !

Murder in a Scottish Yard?

Comme après chaque initiation, le Président Lewis Kelly tient à vérifier si tout est bien rangé, les décors parfaitement repliés et les outils réinstallés à leurs vraies places. Ce travail aurait dû être effectué par les trois derniers apprentis initiés mais le Président a ses marottes et il est un peu maniaque. Il faut dire que personne ne l'attend chez lui, Lewis est veuf depuis plusieurs années et les seuls habitants de sa demeure sont : Salomon, un chat énigmatique et Bonnie Moore, une vieille cuisinière acariâtre mais qui sait préparer un « Haggis » tout à fait acceptable pour un estomac écossais. Depuis peu, Bonnie Moore a recueilli une petite chienne Cairn Terrier prénommée Cassie, parfois un peu trop turbulente aux yeux de Lewis mais qui ne rechigne jamais à manifester sa sympathie naturelle à l'égard des êtres humains, du reste même à ceux qu'elle ne connaît pas.

Il fait déjà nuit quand le Président sort enfin par une petite porte donnant sur le jardin, seulement éclairé par l'astre lunaire et encore ce soir-là, le ciel est voilé et il fait presque nuit noire.

Ce jardin et sa précieuse serre chauffée sont sa fierté, il les entretient avec l'aide de frères apprentis et compagnons qu'il dirige. Il fait froid ce soir et le Président s'est bien couvert avec une grande cape doublée et une large écharpe autour du cou. Le jardin traversé, il sort de cet enclos par la porte dite du Midi pour arriver sur un chantier voisin endormi.

Au détour d'un muret, une première silhouette encapuchonnée surgit menaçante :

— Donne-moi le Secret !

— Impudent ! Seuls trois personnes le connaissent et sans l'autorisation des deux autres, je ne peux, ni ne veux le divulguer. Je préférerais mourir plutôt que de trahir cette vérité sacrée !

La réponse ne satisfait pas son agresseur. Le président reçoit un premier coup, donné à l'aide d'une lourde équerre ramassée par son agresseur sur le chantier. Il vacille et tombe à terre sur le genou gauche, le lien qui attache sa lourde cape s'est rompu sous le choc, il se reprend et rejoint le jardin par la porte dite de l'Occident pour se mettre à l'abri.

Une seconde silhouette masquée lui barre la route:

— Tu vas me donner le Secret !

— Jamais!

Confronté à son deuxième agresseur le Président répond comme précédemment.

Un deuxième coup est porté à l'aide de la pointe d'un compas qui lui transperce le sein. Le Président tombe à terre sur le genou droit, se relève et cherche à sortir par la porte du jardin dite de l'Orient .

Une troisième silhouette masquée le bloque:

— Tu vas nous donner le Secret !

— Plutôt mourir !

Le troisième coup violent, porté à l'aide d'un greffoir, l'atteint à la gorge, arrache de son cou sa longue écharpe. Le Président Kelly s'écroule à terre, la gorge ouverte.

Les trois assassins regardent avec rage le corps sans vie du Président couché la tête du côté de l'Occident, les pieds du côté de l'Orient. Les yeux exorbités tournés vers la voute étoilée.

Le sinistre hululement d'un hibou, suivi des bruits d'une brève cavalcade ainsi que du miaulement plaintif d'un chat, font décamper les trois assassins.

Une fois le silence revenu, les trois meurtriers reviennent peu à peu sur leurs pas pour tenter de récupérer et pour emporter le corps de leur victime afin de l'enterrer discrètement.

Lorsqu'ils arrivent à l'endroit de leur méfait, le corps du Président a disparu !

Il ne reste plus au sol que sa lourde cape et l'écharpe ensanglantée. Après de longues et de vaines recherches, ils finissent eux aussi par disparaître dans l'obscurité propice, en maugréant.

Lien: https://librairie.nombre7.fr/roman-policier/6071-lordre-des-francs-jardiniers-9782385914592.html?search_query=legaud&results=3

Qui peut bien en vouloir à de sympathiques jardiniers, membres de l'Ordre écossais des Francs-Jardiniers ? Cette société pratique le partage de connaissances et de secrets liés au métier, ainsi que l'entraide mutuelle. Les premiers membres de cette loge sont des petits propriétaires terriens et des fermiers qui pratiquent le jardinage comme un loisir. N'exerçant pas une profession citadine, ils ne peuvent pas obtenir le statut de corporation et calquent leur organisation sur celle des Francs-Maçons. L'assassinat supposé du Président de cette loge ressemble beaucoup au meurtre de l'Architecte Hiram au temps du Roi Salomon.

Un véritable polar écossais, ésotérique et écologique, au goût de single malt légèrement tourbé, écrit par un des fameux Lords of Glencoe !

AFFAIRE SUIVANTE



Je m'appelle Clémence. Un prénom prédestiné à ma profession. Je suis flic. Mes proches et mes collègues m'ont donné un diminutif : Clem. C'est plus concis et ça claque comme un coup de feu, Clem. J'ai vingt-neuf ans, je suis célibataire et plutôt solitaire. J'ai peu d'amis, non pas que je ne sois pas sociable, mais parce que je n'aime pas trop perdre mon temps. Je préfère lire, écouter de la musique et je suis très curieuse. Je dévore la presse depuis toujours. Les faits-divers me passionnent. Allez savoir pourquoi ? Comme ma mère, je me sens mieux en compagnie des hommes que des femmes. Les filles sont souvent bavardes, superficielles et capricieuses. On a parfois dit de moi que j'étais un garçon manqué. Je suis pourtant féminine, mais pas sophistiquée. De taille moyenne, j'ai les cheveux châtons attachés dans un élastique pour les discipliner. Mes yeux sont verts. Je ne prends pas le temps de les maquiller, d'autant que le matin, je saute du lit à la dernière minute pour aller bosser, après une courte nuit passée à bouquiner ou réviser mes cours. J'ai un petit frère, Henri, avec lequel je m'entends bien et que je protège comme une vraie maman. Il grandit et me demande de le lâcher un peu, mais le naturel revient au galop.

Après mon baccalauréat, je suis entrée dans la police, par conviction, comme on rentre en religion. À l'école, j'étais une élève sérieuse. Je n'ai pas été harcelée, mais je n'aime pas le désordre et j'ai toujours détesté l'injustice. J'ai effectué mon cursus en bon petit soldat. J'ai poursuivi des études en investigation criminelle, tout en travaillant dans un service au commissariat. Une formation à l'expertise m'était essentielle, dans un domaine qui exige une évolution, une adaptation constante et l'assimilation de connaissances acquises sur les scènes de crime mais aussi apprises auprès de mes collègues expérimentés. Vladimir, notre instructeur nous affirmait :

— La plupart des gens négligent l'impact émotionnel et psychologique de ce métier. N'oubliez pas que les enquêteurs répondent, sur les scènes de crime, aux mêmes appels que ceux reçus par les policiers. Ils voient, sentent, ressentent les mêmes choses. Comme enquêteur vous devrez être prêts à découvrir des scènes effroyables, et à les traiter méthodiquement.

Après ce cursus et des années d'enquêtes, j'ai postulé et intégré le pôle « cold case » (qui se traduit par « affaire froide »), une métaphore qui désigne les affaires judiciaires, principalement criminelles, non élucidées et faisant l'objet d'un classement sans suite. J'estimais cela extrêmement violent, voire arbitraire. Dans mon esprit tout délit ou crime a un auteur. Il mérite d'être puni à la hauteur de son forfait.

Ces faits-divers non résolus sont issus d'enquêtes dans lesquelles le mode de décès a été jugé suspect, mais dont tous les éléments logiques ont été épuisés, sans trouver de solution factuelle ni de preuves concluantes. Des questions sans réponse qui souvent datent de plusieurs années. Un véritable défi face à une accumulation d'indices parfois foisonnante.

Quand toutes les pistes probantes à la disposition des enquêteurs ont été étudiées et creusées sans résultat, l'affaire reste ouverte pendant quelques années. Elle peut être ainsi réexaminée si de nouveaux témoignages, des informations inédites sont révélées ou si des technologies récentes sont développées (telle l'analyse médico-légale), pouvant révéler des éléments potentiels éloquentes. Les archives peuvent être reconsidérées si apparaissent, sous un jour nouveau, des preuves matérielles non exploitées ou encore l'activité occulte d'un suspect.

Les deux types d'affaires non résolues les plus courantes sont les meurtres et les disparitions (40 % aux États-Unis). De plus, des rapprochements d'ADN conservés peuvent être matchés dans le cadre de plusieurs enquêtes apparemment non liées. On arrive à faire des découvertes étonnantes.

J'étudiais et compulsais des enquêtes qui, grâce aux progrès de la généalogie médico-légale depuis les années 1980, ont révélé de nouvelles pistes et pour lesquelles les bases de données et les preuves ADN ont accéléré des résolutions tant attendues, permettant aux familles de tourner la page :

Ainsi le coupable de treize meurtres en 2018, lié à des affaires non résolues, qui fut inculpé, après qu'on eut fait correspondre des informations obtenues auprès des proches des victimes à des objets qui lui avaient appartenus. Il fut prouvé que son ADN le liait aux homicides. Il fut condamné à la prison à vie sans possibilité de liberté conditionnelle.

Ou encore ce meurtrier d'un de ses voisins, acquitté après avoir plaidé la légitime défense. Par la suite arrêté pour l'assassinat d'une de ses amies de longue date, il fut démontré que celle-ci connaissait la vérité concernant la disparition de sa première épouse. Inculpé, il fut condamné à la réclusion à perpétuité pour les exécutions des deux femmes et de l'homme. Il mourut alors qu'il purgeait sa peine.

Parmi les premières affaires qui m'ont été confiées, celle du père de Sophie m'a particulièrement marquée. Elle avait débuté il y a quelques années. Je rencontrais la jeune femme, une grande brune aux yeux sombres. Réserve et sympathique, elle était encore chamboulée par le drame. Les mains serrées l'une contre l'autre pour se donner une contenance, au bord des larmes, elle me raconta son histoire bouleversante, encore très présente dans son esprit et à vif dans son cœur.

Mariée et mère de deux garçons, elle vivait alors dans un village à quelques kilomètres de la maison de ses parents. C'était il y a presque cinq ans. Au cours d'une journée banale, à son retour du travail vers 18 h, elle avait reçu un appel téléphonique de sa mère, dont l'époux était maraîcher :

— Ma chérie, je me fais du souci, ton papa n'est pas rentré. Il est parti depuis ce matin.

— Il avait un rendez-vous avec quelqu'un pour déjeuner ?

— Rien de prévu. Il devait passer en ville faire quelques courses, mais il n'avait pas envisagé de manger dehors ni de s'attarder. Il devrait être revenu depuis longtemps. Je ne voulais pas te déranger, mais je suis surprise qu'il tarde autant.

— Ne t'inquiète pas maman, j'arrive tout de suite, avait-elle répondu, étonnée.

Sophie, qui connaissait bien son père, savait que c'était un homme sans histoire, sérieux et à cheval sur les horaires. Cartésien et méthodique, il aimait que les choses soient claires, logiques et organisées. Elle pensa qu'il avait dû avoir un accident de la route ou faire un malaise. Avant de se rendre au domicile de ses parents, elle décida de faire en voiture le trajet qu'il avait sans aucun doute emprunté. Sans résultat. Elle appela les hôpitaux voisins susceptibles de l'avoir accueilli et les pompiers qui auraient pu aller sur les lieux. Aucun incident n'avait été signalé dans la journée. Son père était introuvable. Sophie s'adressa à la police qui fit le même constat. Silence radio. Il semblait s'être purement et

simplement volatilisé. Sophie était stupéfaite que son père n'ait pas pris la peine de passer un coup de fil pour prévenir son épouse d'un contre temps ou d'un retard. Cette réaction ne lui ressemblait pas. Elle se rendit à la gendarmerie. Il lui fut signifié que son géniteur étant majeur, il avait pu aller quelque part sans avertir quiconque. Elle devait par conséquent attendre quarante-huit heures pour déposer une plainte en bonne et due forme. Sophie resta la nuit suivante pour épauler sa mère.

Le lendemain matin, alors qu'elles s'apprêtaient à prendre le petit déjeuner dans la cuisine, elles entendirent le moteur d'une voiture s'arrêter devant le garage. L'espoir que ce soit lui, enfin de retour, les fit se pencher en même temps à la fenêtre.

Il s'agissait en fait d'une visite de la brigade de recherche :

— Caporal Jean-Christophe, se présenta le plus âgé des deux hommes en les saluant, vous avez signalé une disparition à la gendarmerie. Il y a quelques heures, des jeunes gens, qui partaient à la pêche, ont retrouvé le corps inerte d'un individu sur les berges de la rivière, en contrebas du village. Il a été transporté à la morgue. Il n'avait aucun papier sur lui. Je vous prie de venir pour une éventuelle identification.

Elles se rendirent au plus vite à l'institut médico-légal où l'homme avait été déposé. Le cadavre fut sorti d'une sorte de grand frigo. Il portait une blessure ouverte à la tête. Il était nu et violacé. C'était bien le père de famille. Elles s'effondrèrent dans les bras l'une de l'autre, tandis que l'officier leur présentait des condoléances d'usage. Une autopsie fut requise pour en savoir davantage. Rien ne fut trouvé.

Sophie ne lui connaissait aucun ennemi. Il était un quinquagénaire affable, bon et serviable. Qui pouvait lui avoir voulu du mal au point de le tuer : Jalousie, vengeance ou acte gratuit ?

Une enquête de voisinage n'aboutit à rien. Les portables ayant borné près des lieux furent étudiés en vain. On ne retrouva ni téléphone ni vêtement à l'endroit où il avait été découvert. Il fut conclu que ce meurtre avait probablement été commis par un rodeur, ou quelqu'un qui avait été surpris ou dérangé, mais rien de convaincant. Nulle preuve pouvant incriminer un éventuel suspect. L'intrigue fut classée parmi les affaires non résolues.

C'est après qu'un passant eut découvert le corps d'une jeune femme mutilée à la tête, puis qu'on eut repéré celui d'un garçon sur les berges d'un ruisseau, dans des conditions proches de la mort du père de Sophie, qu'un nouveau juge d'instruction pût être saisi. Il relança l'affaire.

Je pouvais conduire mes investigations. Cette affaire se mit à m'obséder. Je désirais à tout prix résoudre cette énigme. Mes rencontres avec Sophie étaient chargées d'émotion et me laissaient pleine d'empathie pour cette famille sans histoire, qui souffrait avec courage et dignité et aspirait à connaître la vérité. Elle m'apprit que sa maman était décédée un an et demi plus tard, après avoir été si ulcérée qu'elle avait déclenché un cancer foudroyant. Selon moi il ne faisait aucun doute que nous avions affaire à un tueur en série. Les difficultés étaient multiples. Un certain nombre de pièces à conviction avaient été égarées. Des erreurs accumulées, comme l'ADN du défunt conservé dans un sac plastique, ce qui est une faute. Il est en effet nécessaire, pour le préserver, de choisir un sac papier.

Je me penchais sur le dossier avec l'envie d'en découdre avec l'assassin de ce pauvre homme, qui, semble-t-il, s'était trouvé sur le chemin d'un prédateur, au mauvais endroit et au mauvais moment. Je voulais que justice soit faite. Je décidais de demander une analyse de l'ADN des objets conservés, qui contient le code génétique propre à chacun.

Parallèlement le journal local reçut une lettre anonyme signée « un citoyen inquiet ». Était-ce à prendre au sérieux, ou était-ce un canular ? La missive fut remise à la police. C'était un pli effrayant, qui comportait des détails déroutants sur le déroulé des crimes.

Des recoupements furent réalisés concernant la présence sur les lieux ou dans un périmètre proche, d'un individu placé sous les verrous pour d'autres délits. Je fis coopérer les membres de la famille de Sophie, les priant de me fournir des échantillons d'ADN pour tenter de confirmer mes soupçons. À la surprise générale, le suspect avoua, sur un ton provocateur et avec un sourire narquois, être bien celui qui avait accompli ces forfaits abominables. Mais chacun sait qu'un aveu n'est pas suffisant et ne prouve pas une culpabilité. Une déclaration ou confession, sans preuve irréfutable ni pièce à conviction, n'a pas de valeur légale. L'individu était donc toujours présumé innocent. Il se rétracta les jours suivants sur le conseil de son avocat. Retour à la case départ. J'entrepris de rencontrer l'avocat, qui n'était pas le même que celui du début de l'affaire. Son attitude fuyante me gêna.

C'était sans compter sur ma détermination, mon obstination à résoudre cette énigme. Que signifiaient ces non-dits ? Quel était ce mystère ? J'enrageais de ne pouvoir soulager Sophie et sa famille par la conclusion de ce cauchemar. Je les priais de patienter encore et leur promis de tout faire pour dénouer cet arcane. Le fautif devrait être puni.

Je demandais donc une autre analyse ADN, qui non seulement ne permit pas d'établir la responsabilité du pressenti, mais qui l'innocenta. J'étais désorientée, démoralisée. N'arriverions-nous jamais à connaître le fin mot de cette histoire ?

Quelques semaines plus tard la presse reçut un second envoi, signé de la même façon « un citoyen inquiet » contenant de nouveaux détails aussi affreux que les précédents. Cela nous conduisit à penser que l'auteur du courrier pouvait être le responsable lui-même.

L'enveloppe scellée à la salive permit de révéler enfin un résultat positif au test ADN. Ce lien génétique correspondait à un délinquant déjà connu pour d'autres délits, le plus souvent mineurs. Sans travail, alcoolique, de nombreuses fois arrêté, puis remis en liberté, il avait commis plusieurs homicides, sans raison apparente. Il croisait des passants anonymes, les apostrophait, les injurait. Pensant devoir les punir de l'avoir mal regardé, il finissait par leur asséner un coup mortel à la tête. Il s'était persuadé être investi d'une mission de purge envers l'humanité.

Le démoniaque appréhendé pour être traduit et condamné à la prison à vie, la justice fut rendue à titre posthume. L'individu incriminé, qui avait plaidé coupable, se donna la mort quelques heures avant que sa peine lui soit confirmée. Son suicide mit un terme à cette odieuse affaire et acheva une série d'assassinats aussi abjects qu'inqualifiables d'abord classés sans suite.

Sophie enfin apaisée vint me féliciter de mon opiniâtreté. Je suis fière de l'avoir aidée et soulagée. Elle m'invita à déjeuner avec sa famille. Je la remerciais poliment, déclinai sa proposition et la saluais sobrement. Dans mon job il ne faut pas trop s'attacher aux gens ni s'attarder.

Je continue à examiner d'autres dossiers dans cette section qui ouvre un espoir pour bien des familles de trouver un dénouement à leurs épreuves aussi douloureuses qu'injustifiables.

<https://www.auteursnormands.com/guy-aubrays>

En hommage à Mr Raymond Devos, maître des mots et de la dérision.

Il est toujours présent parmi nous, ses textes, malgré les années écoulées n'ont pas pris une ride. Son ingénuité assumée et ses histoires souvent truculentes nous entraîne malgré nous dans son univers de jeux de mots, tout en finesse, pour notre plus grand plaisir.

Imaginez sa voix, son visage, ses gestes, imprégnez-vous du personnage.



L'art de ne rien faire

Vous l'aurez peut-être remarqué depuis quelques temps, l'expression « Avoir l'art de... » entre dans de nombreuses conversations. En réponse à cette affirmation, un ami me confiait en souriant, tu as l'art d'entendre ce que tu as envie. Lui aussi, sans le vouloir ou par dérision, avait inoculé le virus dans son vocabulaire quotidien.

Bien souvent cette expression renferme une connotation plutôt négative, on a plus souvent l'art d'avoir raté quelque chose que le contraire d'avoir l'art de réussir. Une exception peut-être « Tu as l'art de réussir à te fâcher avec tout le monde ». Positif pas vraiment mais une idée de réussite est néanmoins bien présente.

Alors là, Mesdames et messieurs devant cette accumulation de faits, je me suis penché sur le sujet et devant une multitude de tâches à accomplir, j'ai opté pour l'art de ne rien faire.

L'art de ne rien faire peut s'apparenter à une sorte de culture, non pas que ne rien faire, désigne une activité jardinière, non, juste un état d'esprit.

Ma femme qui a la main verte et l'art de la répartie, m'accuse d'un manque de volonté et me dit fais-ci, fais-ça.

Non lui dis-je, j'étudie la science de l'art. Alors là, vous vous doutez bien qu'avec sa répartie elle m'ait rentré dans le lard.

Ne rien faire ne signifie pas pour autant, s'allier à la paresse mère de tous les vices avec l'oisiveté. Paresse et ne rien faire sont donc bien différents, paresse de tondre un gazon plus proche du champ de foin que du gazon anglais n'a rien de commun avec ne rien faire pour remédier à son état. Quoique paresse et ne rien faire sont cousins et ne vous y trompez pas, ils ont l'art de vous embrouiller.

Dans notre monde contemporain, les arts ont une toute autre définition et pour n'en citer que quelques-uns parmi la myriade existante, l'art de ne rien dire, l'art de couper la parole, l'art de se

moquer des autres, l'art d'enfoncer des portes ouvertes, sans oublier l'art de vivre. En revanche l'art de mourir n'existe pas, quoique... l'art funéraire soit bien vivant.

Mon médecin hier encore me disait : Mieux vaut vivre un tiers de moins sa vie plutôt que de se sentir à moitié mort tout le temps. Il avait raison puisqu'aujourd'hui, il a laissé les deux tiers pour l'autre moitié.

Un de mes amis, l'autre jour à table, me disait posséder l'art de mettre les pieds dans le plat, je lui ai répondu lequel, il me dit les deux. Je dresse un lit de pommes de terre, je dépose les deux pieds nappés de chapelure et j'ajoute une pincée de persil. J'avais devant moi un artiste qui prend l'art pour du cochon.

Mesdames et messieurs, si vous le voulez bien, remontons le temps, dans le berceau des arts essentiels. Nous parlons de l'histoire de l'art, du grand art qui n'a rien à voir avec l'art de raconter des histoires pour des muses en quête d'apollons.

Dans mon sommeil, je me suis posé la question, que dirait Molière qui a l'art de manier la rime face à Raymond Devos qui a l'art de sauter du coq à l'âne. Il me semble entendre Molière lui dire, gardez mon ami l'art de la dérision et du bon mot et dites à l'auteur qu'il est parvenu au sommet de son art.

Alors là, je me dois d'intervenir, j'ignorais que l'art avait un sommet que l'on peut gravir, ce qui veut dire que l'art de plaine est moins bon que l'art de la montagne et qu'en est-il de l'art marin ?

Hier, mon concierge qui a l'art de la conversation m'a dit en éteignant la lumière du hall, le voisin du quatrième a l'art de prendre sa vessie pour une lanterne. J'ai voulu éclairer la sienne dans la règle de l'art, il m'a dit non, l'art n'a rien à voir avec une vessie et qu'il était pressé de vider la sienne. Alors là je vous pose la question, doit-on éteindre toutes les lanternes pour ne pas qu'elles se prennent pour des vessies... Je vous remercie d'avance d'éclairer ma lanterne.

Au tympan du Panthéon des nouveaux arts contemporains, si toutefois on peut parler d'arts, l'art de ne rien faire est considéré comme l'art majeur de tous les temps. Les acariâtres, mégères, et autres viragos de tous bords occupent à présent la place des muses, cependant il y a plus d'arts que n'existent d'égéries, quoique.... Un prêtre maniant l'art du ridicule, me disait l'autre jour, pourquoi ne pas marier les muses des arts antiques et des arts nouveaux. Alors là, c'est du grand art lui dis-je.

Euterpe la muse de la musique et l'art de casser les oreilles, Clio, la muse de l'histoire et l'art de radoter toujours la même chose, ou bien encore, Melpomène la tragédie avec l'art de voir le mal partout.

Un de mes amis, qui a l'art de prendre le train en marche, m'avouait sauter souvent d'un train à l'autre. Comment fais-tu lui dis-je ? Moi, je n'y arrive pas. Bien qu'il ait l'art de répondre à toutes les questions, il ne dit rien. Alors, mesdames et messieurs je vous pose la question, faut-il fermer les gares pour éviter de sauter dans les trains ou faut-il arrêter les trains en dehors des gares pour ne pas les prendre en marche.

L'autre jour mon épicière, l'art de rien me disait, à voix basse se livrer à l'art du mime, je lui ai dit que moi aussi je possède l'art de joindre le geste à la parole, il en resta sans voix. Je venais de découvrir qu'avec ses gestes, je possédais l'art de contredire et mon épicière l'art de mimer pour ne rien dire.

Et quand est-il en amour dans tout ça ? L'art d'aimer est complexe mais il n'y pas de règle en général. Ma cousine, une Helvète, qui a l'art de prendre les choses en main me disait abuser des sens finirait bien par une pénurie. Elle avait raison, elle est partie pour Carentan et laisse Bienne dans son sillage, ayant trop tiré le diable par la queue.

Mesdames et messieurs, vous l'aurez compris, l'art de ne rien faire est complexe, il laisse bien souvent sa place aux autres malgré sa supériorité. Il peut s'associer avec un alter égo en cas de besoin. Prenons par exemple l'art de ne rien faire avec l'art de traîner au lit le matin. C'est sans compter sur le téléphone qui a l'art de vous réveiller pour un sondage sur la durée de votre sommeil. Ah, cela vous arrivé ? Moi aussi ... mais le soir.

Tous les arts ne sont pas faits pour s'accorder entre eux, prenez le cas de l'art de ne rien dire avec l'art de couper la parole, un perpétuel combat les divisent. Il ne faut pas rester sans dire un mot si l'on veut vous couper la parole, de même, on ne peut pas vous couper la parole si vous ne dites pas un mot.

Mesdames et messieurs, je vous pose la question, faut-il ne rien dire si l'on veut ne pas vous interrompre ou bien faut-il parler pour ne rien dire.

Si vous le voulez bien, revenons à l'art de ne rien faire. Au cours de l'histoire, les ermites souvent accusés de ne rien faire en retrait de la société sont au contraire des actifs dans leur vie quotidienne, nécessité oblige. Donc ne rien faire n'est pas forcément être inactif à en juger par l'existence de cet ermite. De son côté, le mot rien ne signifie pas pour autant nul, si l'on reprend ce que disait l'excellent Raymond Devos, une fois rien ne donne rien mais trois fois rien c'est déjà quelque chose. Donc ne rien faire c'est déjà être actif à en croire la juxtaposition des deux mots. Vous l'aurez compris faire et agir sont des synonymes, ne rien faire équivaut bien à ne pas agir, loin de son cousin l'art de laisser aller mais là n'est pas le propos.

De nos jours de nouveaux arts voient le jour, ce qui signifie une évolution dans le domaine des arts, l'art est évolutif. Mon petit-fils qui a l'art de naviguer sur internet, me disait, tu as l'art de tout tourner en dérision.

Vous n'imaginez pas le bien qu'il m'a fait mais prenons garde pour l'avenir, mesdames et messieurs, je lance un cri d'alarme.

Le pire évolue très vite et l'art de prendre les gens pour des c... va nous envahir.

Après ce cri d'alarme, j'opterais pour un silence criant mais là c'est tout un art pour se faire entendre.

LES CLES DE SAINT PIERRE OU LE MIRACLE DE NOEL

L'histoire que je vais vous conter, braves gens, s'est passée en l'an de grâce 2070, à moins que ce soit plus tôt car je ne suis plus très sûr du temps qui passe ayant depuis longtemps changé de point de vue, si je puis m'exprimer ainsi. C'est un fait que, vue du ciel, la notion de temps n'existe plus. Vous décrire l'état du monde à cette époque n'est certes guère réjouissant mais néanmoins sans surprise : la terre continue de tourner, à s'énervier et à secouer sa vieille carcasse déclenchant ici et là des catastrophes dites naturelles sur tous les continents ; quant aux hommes, ils n'ont pas changé non plus, passant leur temps à polluer la planète, à s'entretuer avec des moyens toujours plus modernes pour les mêmes raisons que leurs ancêtres, prouvant ainsi l'inutilité de l'histoire et des leçons qu'ils pourraient en tirer. Bref, malgré les changements et ses nombreux courants d'ère, les hommes sont toujours les mêmes et aussi inconséquents. Dans cette histoire, tout commence par un fait d'hiver puisqu'il se situe exactement l'avant-veille de Noël de cette année-là, dans une ville de l'Est de la France et dans des conditions climatiques que vous imaginez aisément. Il neigeait. Il neigeait sur la ville comme sur toute la campagne, les recouvrant d'un immense manteau blanc ressemblant à s'y méprendre à mon nouvel univers que les humains appellent, sans savoir, le Paradis. Cette conception de l'immaculé, dois-je l'écrire, ne convenait pas à tout le monde puisque victime du énième krach immobilier ayant mis à la rue, le mois précédent, des milliers de gens, la famille Dupuits quittait ce jour-là le logement qu'elle occupait depuis des années faute de pouvoir continuer à rembourser l'emprunt contracté pour l'acquérir. Sans emploi, Joseph Dupuits, le père, abandonné de tous et même de ses amis, était désespéré et contemplait impuissant sa femme et ses quatre enfants réfugiés sous un pont, attendant un miracle, assis au milieu de leurs quelques affaires n'ayant pas été saisies. Il faut préciser, pour être complet, qu'en cette année 2070, les pauvres, les chômeurs, les sans-abri, les laissés pour compte, n'avaient plus la possibilité d'être aidés car, vingt ans plus tôt, l'Etat- providence ayant disparu avec la suppression de toute protection sociale, ceux qu'on désignait maintenant sous le sigle infamant et imprononçable de SRSLST (Sans ressources, sans logement, sans travail,) étaient condamnés à disparaître, les politiques ayant, selon eux, d'autres priorités que d'aider des gens considérés, la plupart du temps, comme responsables de leur propre malheur. C'était, d'ailleurs, une opinion partagée par le plus grand nombre des nantis ayant en commun un seul et même credo : augmenter leur fortune le plus possible au détriment de tous les autres. Commerçants, entrepreneurs, banquiers, cadres supérieurs et inférieurs, employés artisans, tous n'avaient qu'un seul objectif en tête : le profit par tous les moyens. Dans ces conditions, les vaincus de la société dite de consommation n'avaient d'autre solution que de se laisser mourir. Pourtant, en cette avant- veille de Noël, Joseph Dupuits n'arrivait pas à se résoudre à son malheur. Conscient qu'il n'avait plus rien à attendre de ses concitoyens, il lui vint l'idée de s'adresser au ciel. Lui qui pourtant ne croyait pas à grand-chose ayant subi trop d'injustices, résolut de tenter une dernière expérience. En compagnie des siens, il se rendit à l'église Saint Pierre, un saint qui pouvait, selon lui, lui venir en aide plus que tous les autres saints en raison des clés en sa possession car celles-ci, disait-on, pouvaient ouvrir toutes les portes même celle du Paradis. L'église était déserte et plongée dans une pénombre bienfaisante. Assis dans l'une des nefs,

face au saint sacrement, la famille s'abîma dans une pieuse réflexion. Joseph, lui, s'était agenouillé sur l'un des prie-Dieu et considérait le Christ en croix dominant l'allée centrale. C'est ainsi que débuta un monologue qui, de suppliant, se transforma en reproches virulents pour devenir carrément agressifs. « C'est facile, disait Joseph véhément, de contempler le malheur des autres, de prodiguer l'espoir sans jamais rien faire pour secourir le monde ! Puisqu'il était si grand, si glorieux, si miséricordieux, c'était le moment où jamais de prouver son existence et surtout sa grandeur d'âme ! » Joseph, conscient tout à coup de son emportement, finit par s'excuser comptant sur la compréhension de Dieu, puis promit d'être meilleur chrétien si sa demande de secours devait être exaucée. Le silence, alors, retomba dans une église résonnant encore de la colère d'un Joseph révolté.

Pourtant le ciel était calme ce jour-là, même si, de temps en temps, on voyait passer à proximité du Paradis quelques nuages sombres. Dans le quartier réservé aux âmes pures, saint Pierre, enfermé dans son studio d'enregistrement, contemplait, à travers l'une des nombreuses lucarnes, les événements qui quotidiennement fabriquaient l'histoire de tous les pays. C'était pour la plupart des choses déjà maintes fois vécues sous des formes différentes et ce, depuis des temps immémoriaux : ici une révolution fomentée par un dictateur et dont saint Pierre connaissait l'issue, là, un énième tremblement de terre ensevelissant une ville, suivi d'un raz de marée faisant des milliers de victimes, là-bas, la pollution volontaire des océans par des pétroliers irresponsables et, tout là-haut, tout là-haut, l'abattage en masse de forêts entières pour mieux asphyxier la planète. Saint Pierre haussait les épaules devant ces spectacles qu'il connaissait par cœur. « Les générations avaient changé mais pas leurs passions » songeait-il, mélancolique et résigné. Il s'apprêtait à éteindre toutes les lucarnes quand, tout à coup, son œil fut attiré par un écran secondaire, une de ces petites lucarnes qu'il regardait à peine. C'était la partie du studio qu'il négligeait le plus souvent parce qu'il considérait le spectacle de tous ces malheureux demandant l'aide de Dieu dans leur vie comme désolant. « S'occuper du monde, soit ! S'occuper des gens individuellement relevait de l'impossible ! » Avait coutume de dire celui-ci. A la dernière réunion des saints, Dieu avait été formel : « la planète, oui, l'homme, non ! ». Pour des tas de raisons ! La planète avait été créée pour l'évolution des espèces, pas question de s'occuper des humains dont l'évolution purement technologique et sans moralité tendait inéluctablement vers leur disparition ; leur rareté au paradis en témoignait. D'autres espèces avaient disparu bien avant pour d'autres motifs et personne n'en avait fait un plat ! Celle-ci, d'ailleurs, méritait encore moins d'aide que les autres dans la mesure où elle était responsable de ses propres abus. Dieu ayant tranché, quelques anges avaient bien protesté mais pour la forme, craignant qu'on leur rognât les ailes. Aussi fallut-il que le spectacle de cette petite lucarne soit assez insolite pour qu'il retienne l'attention du grand saint Pierre. D'un signe à l'un de ses adjoints, Saint Martel, toujours en tête quand il s'agissait d'obsessions humaines, il ordonna l'agrandissement de l'image au centre du studio augmentant en même temps le volume du son. C'est moins ce qu'il vit que ce qu'il entendit qui le conforta dans cette idée qu'il lui fallait intervenir : ce type et sa famille, dans cette église déserte, ne faisait qu'exprimer un ras le bol qu'il éprouvait lui-même depuis un certain temps. Tous ces gens à la rue et couchant n'importe où, voilà qui était révoltant. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase de la contestation. Consultant brièvement l'historique de la vie de Joseph enregistrée sur fiche numérisée, Saint Pierre admit que le constat était édifiant à bien des égards : une vie exemplaire malgré la kyrielle d'injustices subies, une moralité à toute épreuve, une éducation des enfants parfaite, une vie conjugale, témoignage de fidélité réciproque,

que pouvait-on espérer de mieux ? Certes, la piété de Joseph était plutôt molle, mais quoi, il n'était pas le seul ! Le premier des apôtres en étouffait de colère ; tant de vertus si mal récompensées quand d'autres au comportement immoral et cynique bénéficiaient des honneurs et d'emplois ne justifiant nullement leur fortune. Le patron des anges, tout en agitant son trousseau de clés, savait que les hommes étaient des loups entre eux et qu'ils avaient même réussi l'exploit d'écœurer Dieu lui-même à travers les âges. Quand Saint Pierre songeait au nombre de siècles qu'ils avaient mis pour comprendre une idée aussi élémentaire que celle de l'intérêt général qui pourtant garantit la survie d'une espèce, oui, il était désespéré ! Autant que pouvait l'être ce pauvre diable criant sa colère à la face de Dieu. Saint Pierre, tout en philosophant, en arrivait progressivement à cette conclusion surprenante : Dieu n'avait-il pas été trop tolérant ? Cette question, petit à petit, faisait son chemin surtout pour étayer cette idée ; une foule d'injustices lui revenait en mémoire : les famines périodiques, les génocides, les décisions arbitraires des gouvernants soucieux de leur image, de leur postérité mais ruineuses pour les peuples ignorants et perpétuellement abusés. Oui, c'était finalement insupportable ! Le brave saint Pierre sentait la révolte gronder en lui, au point que saint Martel s'inquiéta de le voir rouge comme une pivoine. :

— Cher Saint Pierre, lui dit-il, il faut vous ménager ! Pensez à votre cœur !

— Justement, lui répondit celui-ci tout en cherchant une clé dans son énorme trousseau, justement ! Vous avez raison, Martel, ayons du cœur car je trouve que nous en manquons singulièrement depuis trop longtemps !

Ce fut le soir même que Saint Pierre demanda audience à un Dieu en train de préparer Noël et qui s'inquiétait de l'interprétation que les hommes, une fois de plus, faisaient de l'anniversaire de la naissance de son fils. « Voyez tous ces gens, dit-il, faisant éclater sa mauvaise humeur, tout ce qui les intéresse, c'est de s'empiffrer quand tant d'autres crèvent de faim ! Mon fils est né dans une étable dans le pire dénuement, et eux, 2070 ans après, ne pensent qu'à faire la fête, à boire et à manger !

— Justement, justement ! fit Saint Pierre agenouillé respectueusement devant le Très Haut.

— Vous avez demandé à me voir, mon bon ami, mais que signifie toute cette armée d'anges plantés comme des asperges derrière vous ?

Saint Pierre s'était relevé et considérait le peuple des anges brandissant, silencieux, des banderoles aux slogans inhabituels du genre : du travail pour les terriens, t'es rien si t'as pas de travail ! ». Ou encore « Du pain pour les pauvres, le poisson est trop cher ! ». Ce qui fit sourire Dieu. Celui-ci qui les examinait trouva qu'ils avaient tous l'air mécontent.

— De quoi s'agit-il ? dit-il, les mains posées sur les bras de son trône impérial sur lequel il était assis.

Saint Pierre respira un grand coup avant de se lancer.

— Il y a, cria-t-il en colère, que nous en avons marre !

— Ah ! fit Dieu en ouvrant de grands yeux.

— Oui, nous en avons marre de voir tant de malheurs sur terre sans que vous daigniez intervenir. Moi qui ai toujours un œil sur cette planète, je constate, tous les jours que vous faites, un délabrement général de l'espèce humaine. Pour dire les choses comme elles sont, nous trouvons tous ici, que vous

encouragez l'injustice en restant à l'écart.

— Ah ! fit Dieu en fermant un œil de contrariété. Il me semble que c'est un sujet dont nous avons déjà débattu !

— C'est vrai, Dieu tout puissant, mais je crois, après mûre réflexion que nous nous sommes trompés.

— Ah ! fit encore Dieu en fermant l'autre œil, preuve irréfutable qu'il réfléchissait sans rien voir. Avez-vous l'outrecuidance de prétendre que Dieu peut se tromper ?

Saint Pierre qui n'avait pas prévu la question fut troublé un moment mais finit par hocher la tête affirmativement.

— Je crois !

Le laconisme de la réponse laissa Dieu pantois.

— Je vous écoute, mon cher Pierre ! fit ce dernier néanmoins indulgent, et qui gardait les yeux fermés. En quoi Dieu se trompe-t-il ?

— Tous les hommes ne sont pas pareils, Dieu du ciel ! A quoi sert d'être vertueux, et pourquoi suivre les préceptes de la sainte église catholique si nous n'intervenons jamais pour sauver ceux qui croient en elle ? Des hommes sont à blâmer, certainement en grande majorité, mais les autres, très saint Père, vous les abandonnez !

— Vous les abandonnez ! fit le chœur des anges en brandissant d'autres pancartes dénonçant les carences du ciel.

— Mais vous ne manquez pas de culot ! Dieu s'était levé et exprimait son indignation. Je les abandonne ! Mais vous oubliez mes miracles ! Des gens que j'ai nourris de pain et de poissons dans le désert pour pas qu'ils crèvent de faim ! fallait le faire ! A qui j'ai prêché la bonne parole sans jamais être écouté quand ils ne m'ont pas trahi, suivez mon regard ! Saint Pierre baissa la tête -. Et Lazare que j'ai ressuscité... !

— Vous ne lui avez pas demandé son avis ! glissa Saint Pierre, peut-être que lui ne le souhaitait pas !

— Là n'est pas la question ! hurla le Très Haut, j'ai fait ce que j'ai pu pour leur être agréable, jusqu'à sacrifier mon fils unique. Regardez le résultat ! Vous voulez que je vous rappelle les ravages provoqués par l'alcool, la drogue, les guerres, la...la... télévision ?

— Justement, justement ! fit le premier des apôtres, je connais une famille exemplaire qui n'a rien à se reprocher..., à part, la télé, peut-être !

— Ah, vous voyez ! Dieu triomphait.

— Personne n'est parfait ! asséna Saint Pierre, péremptoire, parce que nous aussi on la regarde, moi le premier, sur votre ordre.

— C'est, ma foi, vrai ! dit le Tout Puissant qui savait reconnaître ses torts. Dieu sait que vous n'êtes pas parfait, mon cher Pierre, il y a en vous des Pierres d'achoppement sur lesquels je bute encore. Mais revenons à nos moutons ! 2070 ans d'injustices, de chaos, de meurtres et j'en passe, et vous voudriez que je m'intéresse à eux ! Plutôt crever ! Et Dieu tapa du pied dans un nuage pour marquer sa détermination.

— Puis-je faire une suggestion, Dieu tout puissant ?

Dieu hocha la tête en signe d'assentiment.

— Justement, à ce propos, puisque vous êtes éternel, vous pourriez faire un geste pour montrer que vous existez ; ça ferait plaisir à tout le monde et puis, surtout, ça ferait taire les mauvaises langues qui prétendent que vous n'avez jamais eu d'existence ! Saint Pierre, tout en parlant, prenait les anges à

témoin.

— C'est vrai, c'est vrai ! Il faut montrer votre puissance, votre miséricorde ! hurlèrent ceux-ci tout en battant de l'aile.

Dieu haussa les épaules, ébranlé tout même. Les yeux ouverts sur la réalité, son regard embrassa l'armée des anges.

— Soit, admit-il, pourquoi pas ? Mon bon Pierre, je suppose que vous avez quelque chose à me proposer ?

— Oui, en effet, en cette veille de Noël, j'ai quelqu'un d'extrêmement méritant, quelqu'un de...

— Abrégez, saint Pierre, abrégez !

— Eh bien, cet homme s'appelle Joseph.

— Ça me rappelle quelqu'un... ! - Dieu arborait un sourire amusé - et alors ?

— Ce Joseph Dupuits est à la rue comme des milliers d'autres parce qu'il n'est plus capable de rembourser les emprunts contractés pour acheter sa maison...

— J'ai connu, moi aussi, pour mon fils, la crise du logement, mais moi, je n'avais personne pour revendiquer, si vous voyez ce que je veux dire !

— Oui, oui ! Saint Pierre hochait la tête, désespérant de pouvoir poursuivre sans être continuellement interrompu. Cet homme, sans emploi, a une famille, une femme et quatre enfants qu'il ne peut ni nourrir ni loger, la société les ayant abandonnés.

— Comme mon fils ! fit Dieu furibond, si c'est pas malheureux !

— Mais lui n'a pas Dieu pour père ! dit le bâtisseur de l'église catholique. C'est ainsi qu'il vit sous un pont avec toute sa famille et dans les courants d'air !

— C'est vrai, admit Dieu apitoyé, que mon fils Jésus, dans sa crèche, à défaut d'allumer du feu, avait un bœuf et un âne pour lui souffler dessus ; c'est sûrement ça qui l'a sauvé du froid. Bon, alors ! mon brave Pierre, qu'est-ce que je peux faire pour rendre service à votre Joseph et à sa famille ? Et d'abord, sont-ils pieux ? Vont-ils à la messe le dimanche ? Donnent-ils au denier du culte ? Communient-ils à la sainte table ? Dieu marchait de long en large, réfléchissant tout haut, lissant sa longue barbe blanche semblable à celle du père Noël.

— Mon Dieu, je ne sais pas ! Sans doute..., peut-être ! mais quelle importance ? Ce sont les actes qui comptent, et là, ils sont irréprochables.

Dieu avait arrêté sa marche et, les mains sur les hanches, affichait un air de doute tout en considérant son apôtre préféré.

— Je vois ! fit-il, en faisant la grimace, vous avez de la chance qu'après demain, ce soit Noël. Je veux que ce Noël soit joyeux pour lui et sa famille. Et pour prouver ma bonne foi – Le mot fit sourire les anges – Je vais lui prêter un peu de mon pouvoir, mais seulement pour huit jours. Prenez la clé n° 7, émetteur central SDF 812, téléphone portable international 036. Dites à votre Joseph, par SMS, qu'il fasse un vœu pour les tirer d'affaire, un seul et il sera immédiatement exaucé !

— N'importe lequel ? demanda Saint Pierre qui ne savait plus à quel saint se vouer.

— N'importe lequel ! répondit Dieu sans réfléchir, précisant tout de même : il est bien entendu que ce prêt n'est pas sans intérêt.

— Ah ! Grogna saint Pierre franchement désappointé, je vous croyais plus désintéressé, moins capitaliste !

— Mais je suis capitaliste, mon bon apôtre ! vous le savez bien ! Rappelez-vous l'histoire des talents !

— Quels talents... ? Le premier des apôtres fronçait ses sourcils broussailleux fouillant sa mémoire défaillante.

— N'est-ce pas ! fit le Très Haut en se rengorgeant.

— C'était une question, notre Père, pas une appréciation ! « Dieu vieillit » se disait l'apôtre, car il entend mal.

Les anges pensaient la même chose et s'en affligèrent.

— Ah ! dit Dieu qui venait de comprendre sa méprise et qui, de dépit, s'infligea aussitôt trois paters et cinq aves comme punition. Trois pour cent, parce que c'est vous, saint Pierre ! Autrement dit, pour cent jours de bonheur obtenus grâce à son vœu, Joseph me devra trois bonnes actions à accomplir, cela me paraît raisonnable ! Qu'en pensez-vous ?

— Soit ! accepta ce dernier qui souriait aux anges à la pensée de l'annonce qu'il allait faire au mari. « Un vœu, se disait-il, un peu inquiet tout de même, ce n'était pas beaucoup pour régler tous les problèmes. Qu'en ferait-il, ce Joseph ? Qu'allait-il demander ? Saint Pierre, tout à coup, eut une illumination : Joseph ferait un vœu, un seul, mais pas n'importe lequel !

La neige tombait en ce soir de Noël quand Joseph Dupuits reçut ce message insolite sur son portable : « juste avant la messe de minuit, quand vous entrerez dans l'église, regardez Dieu droit dans les yeux et dites lentement : je veux que tous les hommes aient de la chance ! Et vous serez immédiatement exaucé. En contrepartie, vous devez ajouter : et je m'engage à accomplir trois bonnes actions tous les cent jours de bonheur que je vivrai grâce à cette chance. Parole d'honneur ».

Joseph, qui, avec sa femme et ses enfants, à l'abri sous son pont, regardait passer des péniches, crut d'abord à une plaisanterie, puis il se souvint de sa demande à l'église et conclut qu'il n'avait rien à perdre à obéir.

— Nous irons à la messe de minuit ! annonça-t-il à sa femme qui grelottait de froid. Là, au moins, dans l'église, nous serons au chaud !

Il n'était pas loin de minuit quand les Dupuits s'installèrent dans la nef centrale, face à la grande croix qui dominait l'allée. Déjà, les fidèles arrivaient pour assister à la grand— messe. On entendait les orgues qui annonçaient le début de l'office. Il régnait une ambiance de fête qui faisait rêver les tout petits. Les yeux rivés sur le visage du Christ, Joseph se mit, sans plus attendre, à prononcer lentement les mots qu'il avait appris par cœur. Il le fit plein d'espoir, presque au bord des larmes. La messe de minuit fut grandiose avec ses vieux Noëls chantés par une chorale d'enfants aux voix pures. Les Dupuits étaient encore sous le charme quand ils sortirent. Ils portaient en direction de leur abri de fortune quand un ex-voisin les aborda, le sourire aux lèvres.

— Je vous cherche depuis ce matin, expliqua-t-il excité, pour vous dire que vous pouvez réintégrer votre maison, l'avis d'expulsion a été annulé. J'ai appris cette nouvelle par d'autres propriétaires qui sont dans la même situation que nous.

Joseph, alors, se mit à remercier le ciel ne doutant plus du message qu'il avait reçu. Cette nuit de Noël, toute la famille réintégra la maison et fit la fête avec les nombreux voisins ayant retrouvé, eux aussi, leur logis. Le lendemain, jour de Noël, Joseph sortit avec une idée en tête ; avisant le premier buraliste qu'il rencontra, il acheta, avec le peu d'argent qui lui restait, plusieurs tickets à gratter, et c'est ainsi qu'il eut la confirmation d'une chose extraordinaire : il avait de la chance ! Plus de dix mille euros gagnés l'aidèrent à remplir le frigidaire, et à payer quelques dettes ; l'espoir renaissait. C'était Noël !

Joseph comprit qu'il avait vraiment été exaucé quand, le jour suivant, il reçut de son ancien patron, une proposition d'emploi. « Les affaires reprennent, lui dit ce dernier, j'ai besoin de vous et de votre savoir-faire. ». Joseph se sentit à nouveau un homme utile.

Curieusement, il sembla que, dans le même temps, la chance ait touché la plupart des gens dans la même situation. Un air de fête flottait dans les rues, dans la ville, dans le pays, dans le monde. Au paradis, Saint Pierre exultait littéralement. La joie de tous ces gens faisait plaisir à voir. Il se félicitait de son idée quand une voix de stentor se fit entendre. Venue du cinquième secteur où Dieu prenait ses quartiers d'hiver, elle envahit le studio. Saint Pierre courba le dos.

— Saint Pierre, je viens de regarder la lucarne de votre Joseph, vous savez, cet homme tombé, avec beaucoup d'autres, dans la misère par la faute de ses concitoyens.

— Oui... ! Le premier des anges courba encore plus le dos.

— Eh bien, j'ai pris connaissance de son vœu et...

— Oui, Seigneur !

— Vous m'avez encore eu, mon vieux Pierre ! Ça ne vous a pas suffi de me renier trois fois, il a fallu encore que vous déformiez ce que je vous avais dit ! Tout le monde en profite de son vœu, à votre Joseph ! Mais je vous avais dit : pendant huit jours et seulement pour lui ! Mais ça, vous ne lui avez pas précisé ! Vous croyez que je vais tolérer ça ?

— Justement, justement ! Saint Pierre s'était redressé pour pouvoir s'expliquer, j'ai pensé qu'il fallait partager avec les autres, n'est-ce pas votre enseignement, notre Père ? être charitable, généreux...

Dieu prit un air sévère mais en fait, il avait envie de rire. Voilà que l'élève dépassait le maître.

— Les hommes auront sans doute plus de chance qu'avant, admit-il, mais je me dois quand même de corriger vos maladresses, car c'est une maladresse, mon vieux saint Pierre que de favoriser tout le monde en même temps ! Vous ne vous rendez pas compte des problèmes que ça pose ! Tous riches ! Personne à plaindre ! Mais à quoi, je servais moi, si tous les gens étaient heureux ? Les hommes auront de la chance mais pas tous en même temps ! Non, mais sans blague !

Et c'est ainsi que, depuis ce temps, ça continue, grâce à l'initiative de Saint Pierre ; car c'est vrai, chers amis, la chance sourit à certains, aux audacieux, paraît-il, mais rassurez-vous, votre tour viendra, demain ou un autre jour, mais il viendra surtout si vous y mettez du vôtre. N'est-il pas écrit quelque part : aide-toi et le ciel t'aidera !

Danydeb

<https://www.auteursnormands.com/danydeb>



LA TETE AILLEURS

Hélène et l'aventure des livres

On avait catalogué Hélène de rêveuse ! Cette étiquette lui collait à la peau et lui faisait ombrage !

Certes, elle était souvent ailleurs et cela lui jouait des tours. Elle n'écoutait pas les autres. Très vite elle s'envolait dans un monde imaginaire qui n'appartenait qu'à elle. C'était agaçant pour l'entourage qui ne pouvait pas la suivre et qui ne comprenait pas son besoin d'évasion permanent.

Et ,quand elle revenait, elle paraissait s'être ressourcée. Elle était efficace un moment, puis elle s'échappait à nouveau. Hors de portée elle semblait dire « mais laissez-moi rêver à ma guise ! »

Hélène avait fini par accepter « sa différence » et avait compris aussi qu'il ne fallait pas faire trop confiance en dévoilant toute sa personnalité. Elle cachait donc sa sensibilité incomprise pour ne pas être soupçonnée de « maladie mentale ». Apparemment ce n'était pas normal d'avoir les pieds sur terre et la tête dans les étoiles !

Alors, après l'avoir caché, Hélène a étouffé son besoin de spiritualité et elle tentait de rester vivre avec les autres dans la « grisaille » du réel, sans chercher de quelconque griserie.

Longtemps Hélène est restée dans le rang, fondant une famille, travaillant énormément pour gagner l'argent nécessaire pour vivre décemment !

Tout semblait rentré dans l'ordre, pourtant de temps en temps Hélène s'adressait au ciel, implorant que là-haut on lui redonne sa légèreté qui lui manquait tant !

Et puis un beau jour, elle ne retient que les derniers vers de Baudelaire, lus par hasard : « oh, ma sœur, pense à la douceur d'aller vivre ensemble au pays qui nous ressemble ». Elle les fit « siens » !

Et soudainement un déclic se fit, lui signifiant qu'il n'était pas interdit de « rêver » !

Le soir, à la veillée, laissant les événements tristounets diffusés à la télé,

Hélène partait se réfugier dans les pages de ses romans préférés.

C'est ainsi qu'elle regarda sa vie programmée, sans intérêt, terne à longueur d'année et elle voulut tout changer. Sans réfléchir davantage elle rompit les amarres ; elle n'en pouvait plus de devoir se conformer à la bonne Société. Elle en avait marre de se sentir pieds et mains liées !

Elle prit un amant et connut les affres de la jalousie, puis ce fut la déception qui s'en suivit ! Après cet égarement elle se consola et prit un cahier pour se confier.

Elle compta ses amis. Elle avait fait le vide pour ne pas avoir besoin de s'expliquer et sa vie était devenue solitaire au fil du temps.

Elle se mit à écrire, (histoire de dire ce qu'elle avait à dire, comme on sait l'écriture est en exutoire) d'abord ce fut pour elle, puis l'envie de partager se fit sentir. Petit à petit elle soumit à la lecture ses écrits très personnels pour avoir au moins quelques avis : soit être comprise par certains, soit , être mal perçue par d'autres , critiquée, encouragée mais cette fois Hélène estima qu'elle n'avait pas de compte à rendre. Ses enfants étaient grands, elle assumait sa vie et son sens des responsabilités ne l'avait pas empêchée pendant tout ce laps de temps de protéger sa famille qu'elle aimait énormément ! Alors Hélène pour contrer ses détracteurs osa publier son premier recueil de poésie et montrer la liberté de penser qui l'habitait.

Autour d'elle on se moquait un peu de sa nouvelle lubie, alors qu'on la croyait guérie, l'âge aidant. Comme on disait « plus de maturité avec le temps » !

On chuchotait « elle n'y arrivera pas, elle ne connaît rien au monde de l'édition » !...

C'est vrai Hélène fut confronté au monde fermé des maisons d'édition, aux refus, aux affronts. Elle reçut un courrier d'une maison qui ne sera pas citée ici «c'est un essai sur un développement personnel — que voulez-vous apporter ? »

Hélène écrivait c'est ce qui l'importait. Son écriture était sauvage, indisciplinée, inclassable ! Les portes restaient fermées.

Hélène, déterminée, poursuivit sur sa lancée, persévérante, décidée, persuadée qu'elle devait continuer à expliquer ses perceptions de femme émancipée, égale de l'homme, même si cela dérangeait ! Elle n'hésitait pas à faire la part des choses, et aborder son cas, avouant les avantages mais aussi les difficultés engendrées)

Hélène, par ses propres moyens sortit son premier livre, puis un second, un troisième. Elle voulait tout dire, tout avouer , tout soumettre au regard des autres ... et justifier sa position, probablement ...

Elle ne connut pas vraiment le succès, c'est difficile de rallier le lecteur à sa cause. Les sujets de ses nouvelles étaient trop diversifiés, balancés au gré de ses rencontres, avec trop de fantaisie pour être répertoriés sous telle ou telle rubrique... Hélène restait une fois de plus « marginale » et « inclassable » !

Mais comme elle prenait plaisir à griffonner sur n'importe quoi, des faits anodins, la tête en l'air, amusée par des petits riens, cet exercice était devenu son quotidien et Hélène ne pouvait pas « se passer » de cette addiction et peu lui importait le nombre de ses lecteurs, ses livres l'entouraient, par eux elle existait sachant qu'elle n'était qu'un petit écrivain inconnu de la terre entière. Peu lui importait, elle voulait coucher ses pensées sur le papier et les expédier comme d'autres jettent des messages à la mer ! Il suffisait que ses livres touchent quelles personnes branchées sur la même longueur d'onde, alors elle devenait joyeuse d'une telle rencontre !

Sa passion forcément coûteuse eut raison de ses économies et elle imagina de construire une série plus accessible, supposant qu'il était plus facile d'atteindre les parents et les enfants avec des sujets plus au goût du jour.

Hélène imagina une série sur un thème cuisine et rapports petits enfants et leur mamie. Hélène avait vu juste, elle était dans le coup, sachant qu'elle avait des modèles de tout âge à la maison !

Hélène ne se prenait pas au sérieux. Elle aimait cette littérature plus commerciale mais elle considérait qu'elle ne devait pas s'y perdre. Elle souhaitait écrire une histoire plus « originale » !

Hélène s'éparpillait au fil des jours, selon l'opportunité du moment.

Elle ne s'égarait pas, elle suivait le courant, s'octroyant le droit de naviguer au gré du vent, la tête encore et encore dans les nuages. Hélène prenait des chemins de « traverses » sachant qu'il lui faudrait se décider à revenir sur la route qui la mènerait à achever « un roman » sans cesse commencé et déchiré. Mais Hélène retardait le moment, elle prenait le temps d'écrire une poésie, puis une autre, comme on cueille une fleur qui arrête le regard, le retient et retarde le départ... elle butinait et les jours s'écoulaient.

Hélène épuisait aussi ses ressources à ce jeu de dupe. Intérieurement elle déprimait, faute d'arriver à « prendre par la main son « stylo » qui s'échappait et noircissait d'autres textes que ceux souhaités initialement par son cerveau qu'elle ne commandait pas.

Hélène se dit qu'elle n'arriverait jamais à écrire ce fameux roman ! Elle devait reconnaître ses manques, ses faiblesses, sa paresse et renoncer. Admettre une fois pour toute qu'autour d'elle : on voyait juste – on la voyait telle qu'elle était, écervelée, trop indépendante pour être raisonnée !

Hélène dut s'avouer sa défaite, bien qu'elle ne voulût surtout pas en parler. Face à elle-même elle décida d'y remédier, et sans demander conseil, une fois de plus, et se libérer de tout ce qui l'encombrait pour se débarrasser de ses démons qui lui martelaient « intérieurement » le crâne !

Hélène décida de mettre un terme définitif à ses ambitions.

Elle prit une décision, comme toujours, secrète et solitaire, sans qu'on pût remarquer ses tourments, prenant en main son destin. Elle réfléchit sa fin, déterminée de manière lucide, sachant que personne ne pourrait l'en empêcher. Elle organisa sa disparition, finalement comme si elle écrivait son « roman » raté !

Elle ne voulait pas flancher, se rappelant son slogan : « la liberté n'a pas de cri et ne peut être négociée » !

Hélène exécuta son plan.

Elle était désabusée, sans lumière pour l'éclairer, et continuer, ses rêves étaient morts et il était inutile de poursuivre la vie sans but, sa vie avait perdu son sens, et elle ne voulait surtout pas continuer à errer tristement.

Hélène se rendit sur une plage qu'elle croyait déserte, elle trouva une barque qu'elle chargea pour emporter avec elle son précieux butin et elle prit la mer !

Mais la mer ne voulut pas d'elle, elle la rejeta violemment sur le sable, ses livres mouillés, éparpillés surnageaient lamentablement et l'entouraient ;

Ironie du sort ! ...

Alors Hélène devant ce spectacle tellement surprenant se mit à rire, rire, à rire aux éclats ! Tout lui sembla dérisoire et vain !

Après avoir voulu que ses livres soient distribués, ils avaient échoué, tout comme elle, trempés et étaient devenus illisibles, l'encre effacée sur du papier mâché !

Sa vie d'écrivain s'arrêtait ici - c'était son naufrage !

Elle regarda autour d'elle. Elle était en vie et n'avait plus qu'à se relever.

Il lui fallait oublier cet épisode malheureux, se ramasser, se mettre debout et recommencer à vivre comme si rien n'était , avec d'autres projets plus accessibles moins ambitieux, plus réalistes et plus adaptés à sa vie de « retraitée » !

Autour d'elle un cercle se faisait, on venait l'aider.

Les gens arrivaient et se démenaient pour récupérer les livres qui se balançaient encore, surnageaient, s'échouaient, partaient, revenaient et finalement s'enfonçaient dans le sable mouvant.

Assise sur les galets, Hélène regardait et laissait faire, amusée, désabusée, prête à accepter sa lâcheté. Elle ne se révoltait pas, elle comprenait enfin que ses préoccupations n'avaient pas été celles des autres.

Puis, La tête haute, dressée sur la plage, Hélène suivait le creux des vagues et ses yeux se plongèrent dans les nuances de bleus pour aller vers l'inconnu, vers l'infini qu'elle voulait apercevoir...

Hélène ne dit mot. Personne n'avait vraiment compris !

L'écran noir

Les histoires d' Amour finissent toujours mal ? C'est ce qui se dit.
Néanmoins elles ont l'avantage de faire rêver.

Le virtuel vaut-il le réel ?

Quand je pars en voyage dans ma tête, mes rêves m'emmènent loin d'ici.

Je tente de rester là-haut, accrochée, le plus longtemps possible, attachée à mes pensées, avec cette idée particulière qui trotte dans le crâne : un rêve peut-il devenir réalité ?

Et je pense à ces histoires d' Amour qui ont tant fait rêver le monde...
Celles où les princes charmants étaient charmants...

Mes doigts vont se promener sur le clavier de l'ordinateur, je les laisse glisser. Inconsciemment, je me pose la question qui me tient à cœur : sur les Amours grandioses, quelle a été la durée et l'intensité de ces belles histoires ?

Je navigue, l'âme légère, sur mon PC ouvert, je me laisse embarquer sur le site « affinity » et trouve des visages d'abonnés de tous âges, je passe, je poursuis, je m'évade, je pars dans mes pensées ...

Soudain, des yeux vagues qui ne regardent nulle part, me stoppent dans mon élan...

Un portrait retient mon attention, il est un homme de belle prestance, d'une dignité hors du commun, une beauté affichée et c'est l'arrêt sur image.

Ma curiosité me pousse à en savoir davantage.

Je parcours la fiche de présentation : site « affinity » . Je cherche une explication rationnelle sur l'origine de cette apparition surprenante, arrivée jusqu'à moi, j'ignore par quel hasard.

Je ne suis pas inscrite.

Je cherche à mettre les choses à leur place il y a un élément de compréhension qui me manque pour saisir le pourquoi de cet événement.

On dirait Monsieur de Villepin tombé dans la cour des miracles ! Mais pourquoi cet homme de cet acabit est-il arrivé sur ce site? Il ne doit pas savoir où il a mis les pieds ? On a dû lui dire « quand on ne se sent pas bien, on va sur Meetic », on fait son marché et hop on met dans son panier. Et puis, c'est pesé, prêt à consommer.

Hélas, trois fois hélas, c'est loin d'être la vérité.
Oui, je me pose des questions, sans réponse !

Sa quête silencieuse me touche profondément et je pense que les hommes comme les femmes laissés pour compte vivent mal ce genre de situation et cherchent à se consoler.

Ma balade sur le site est-elle du « voyeurisme » ? Je me sens surtout moins seule ; je me distrais avec la compagnie de ces gens accidentés de la vie mais, est-ce normal ?

Il me paraît urgent d'intervenir, de mettre mon grain de sel pour avertir cet homme au parcours certainement glorieux, qu'il s'égare !

Spontanément, j'écris. Je lui conseille d'effacer son message, de ne pas laisser de trace de cet essai qui me semble scabreux, vu son statut. Mais de quoi je me mêle ?

Pourtant , immédiatement, je reçois une réponse, il me remercie et me demande qui je suis ?

Je n'ai pas envie de donner d'explications. Néanmoins il est plaisant d'échanger quelques mots.

On se livre plus facilement sur nos idées générales , librement, puisqu'il est improbable qu'on ne fasse jamais plus amplement connaissance !

Il n'y a pas d'interdit à dire des vérités, il n'y a pas de limite dans le monde virtuel entre un homme et une femme. C'est juste un plaisir de confronter la vivacité de nos esprits qui se répondent comme dans une partie de tennis où on lance, on renvoie la balle, avec la joie du rebondissement. On se cherche, on se devine, on se trouve des similitudes, et les réparties vont bon train, et c'est très agréable de tomber sur un partenaire à sa mesure par les voies des airs. Ce n'est pas intimidant puisque nous sommes des ombres, à peine entrevues, des silhouettes imprécises, dans la normalité à l'aspect correct et acceptable. Nous ne sommes que des anges sexués qui font rêver nos cœurs et nos corps et il fait bon vivre sur la toile.

Nous faisons abstraction de l'entourage, il n'y a pas d'obstacle à contourner, la voie est royale !

J'aimerais poursuivre ce lien peu banal, une amitié naissante de façon immatérielle, entre cet homme et moi, pourtant une femme plutôt discrète. Cela ressemble un peu à l'histoire du film « l'élégance du hérisson » ! avec ce même décalage...

Ce jeu est dangereux, je sais que si je rêve les yeux ouverts rien ne sert de viser les étoiles trop brillantes, elles s'effondrent avant de les toucher du doigt ou alors on se brûle les ailes !

Tout cela pour dire que les belles histoires d'Amour ne se vivent que dans les livres ou au cinéma, mais on peut toujours les écrire !

J'ai « l'élégance du hérisson », heureuse dans ma « loge » et sans me projeter, je savoure l'instant présent. La vie me donne quelques miettes de bonheur, je les prends gaiement pour nourrir mes rêves que j'ai en permanence dans ma tête et qui me réchauffent le cœur.

A sa demande de me rencontrer, je lui réponds : *Cher Monsieur, vous qui m'êtes apparu, restez où vous êtes, ne détournez pas la tête et garder votre cap !*

Moi, très modestement, je vous sentirai vous éloigner, envieuse, avec une admiration non feinte, vous souhaitant tout le bonheur du monde.

Comme Amélie Poulain, ma curiosité m'entraîne sans que j'en mesure la portée.

Bien sûr, ce bel inconnu s'étonna que cette femme, anonyme, un peu à part, n'ait pas tenté sa chance, et il décida d'insister pour la faire revenir sur sa décision.

C'est fou comme les habitudes se prennent sournoisement !

Confronté à la solitude on s'attache à des signes du destin qui interrompt la journée, les yeux rivés sur l'écran, sans se l'avouer, une ligne noire , un nom qui se détache, et le sourire aux lèvres revient ! (Une parenthèse pour rompre la monotonie ambiante.)

Rien que le plaisir de l'esprit ! Sic. « Avoir un corps, c'est la grande menace pour
« L'esprit » (Marcel Proust « le temps retrouvé. »)

Au pied du mur, devant son aimable insistance, elle se contenta de laisser le fil se détendre ; une histoire mal ficelée dont forcément le nœud serait à défaire et elle comptait pour cela sur le temps. On sait combien le travail du temps est indispensable pour que ce «passage» si étonnant tombe dans l'oubli.

Pourtant elle continuait à entretenir ce rêve, et elle se voyait évoluer, lui et elle, main dans la main, heureux ; mais ce couple n' était pas le sien, il lui apparaissait une autre femme, et cette image la hantait !

Elle savait ce qu'il ne pouvait deviner. Elle savait ce qu'elle avait à lui offrir.

Elle savait qu'il fallait en rester là. La vérité était trop lourde à avouer.

Elle se voyait avec son aspect actuel, hideux, défigurée comme elle était, avec sa peau violacée, avec ses cheveux qui n'avaient pas repoussé, elle savait ce que l'avenir lui réservait !

Calmement, à regret, elle éteignit son ordinateur. Elle pensa qu'il supposerait que le silence était dû à une panne, et ils perdraient le contact, voilà tout.

Tôt ou tard, on est toujours rattrapé par la réalité.

Elle garda longtemps les yeux fermés, sans pensée particulière, son âme figée, son cœur brisé, qu'elle entendait battre, pourtant, désordonné, révolté.

Les poings serrés, rassemblant son courage, elle ouvrit les yeux.

Elle s'entendit chuchoter et sa voix à peine audible disait «mon dieu pourquoi m'infliger pareille épreuve ? »

Dites-moi, dites-moi, pourquoi une si belle histoire d'Amour , celle d'une femme pour un homme, tant espéré, doit finir si mal ?

Quel rôle joue le hasard ?

Elle se retrouva seule devant son écran noir, sans réponse de là-haut.

Elle se revit, dans cet accident de voiture, trois ans en arrière.

Dans sa tête meurtrie résonnaient toujours le bruit, la panique, les flammes, la souffrance extrême, les cris !

Aujourd'hui, où en est-elle ?

Le bleu à l'âme l'a ramenée sur terre. C'est une petite mort virtuelle qui l'accompagne. Elle a tourné la page et évite d'acheter des cahiers et des crayons. Elle n'écrit plus de poésie ni de chansons.

Hélène a changé de nom. Elle a fait taire son cœur, elle a étouffé sa personnalité première, l'essence même d'elle-même ! Elle pense à ses petites leçons formulées et adressées aux enfants. Ses écrits étaient désuets, pour s'interroger on n'avait pas eu besoin d'elle ! Le monde évoluait sans qu'elle voulût le croire, et elle s'interrogeait encore sur la dureté du monde présent.

Hélène, incorrigible, s'étonnait, s'étonnait toujours.

Hélène voulait voir le monde à sa façon, espérant que le ciel lui donnerait raison et deviendrait plus clément, demain, pour changer les choses.



— Ah Cophan! Enfin te voilà !

— Je suis où là !

— Je suis St Pierre et lui Lucifer! Nous allons décider de ton avenir! Si nous pouvons dire cela! Enfin celle de ton âme !

— Ah! Je vais au ciel?

— Ce n'est pas tout à fait cela! Personne ne va au ciel jusqu'au jugement dernier et de toute façon tu n'iras pas non. Ton passage sur terre est loin d'être exemplaire, xénophobe, homophobe, entre autres ! De plus, même Lucifer ne veut pas de toi en enfer!

— Comment cela c'est une dictature!

— Oh non...mais tu ne mérites ni le ciel ni L'enfer! Le pire est pour ton âme, l'effacement...

— C'est quoi cela?

— Eh bien tu vas disparaître de tout, même de la mémoire de tes proches, même sur ta tombe il n'y aura pas de trace.

— Mais c'est dégueulasse, vous ne me respectez pas!

— Ah! Tu n'as pas respecté grand monde durant ta vie! Alors, nous te proposons d'un peu te racheter, tu n'iras pas au ciel,

Mais il restera quelques souvenirs de toi.

— C'est quoi ce truc-là ?

— Certaines personnes ont vendu leur âme au diable! À Lucifer ici présent. Alors, ton âme ira dans un autre corps pour quelques temps.

— J'ai le choix?

— C'est cela ou l'effacement!

— Alors c'est qui?

— Une jeune noire musulmane qui se prostitue !

— Rien que cela! Je déteste ces gens-là ! Et quand ?

— Ça y est !... Tu es en elle!

Vos ouvrages sont sur CDAN

<https://www.auteursnormands.com/>

CDAN

Cercle des autrices et des auteurs normands

Contacter le cercle :

-via le site :

<https://auteurnormand.com>

-via la messagerie :

cercleauteursnormands@gmail.com

Annoncer vos salons et activités sur la page FB des auteurs normands :

<https://www.facebook.com/>

Visiter le site :

Taper sur un moteur de recherche :

[auteursnormands.com](https://www.auteursnormands.com)

Merci à chacune et chacun d'entre vous, de nous aider à faire vivre votre revue MOTAMOT et votre site : le cercle des auteurs normands CDAN.

Dans ce numéro 8 de MOTAMOT, nous tentons de vous présenter des textes qui parle de l'histoire de l'écriture des époques anciennes à la vôtre, mais aussi de l'histoire des écrits normands, du "parlé Normand" ainsi que des auteurs actuels et surtout les écrits que vous avez proposés.

Vous pouvez, bien entendu, participer à cette aventure, en proposant vos écrits, ainsi que ceux d'auteurs de notre Normandie. Il n'y a pas de sujet imposé, la liberté reste au bout de vos plumes.

Pour le numéro 9, nous attendons vos écrits et toute autre proposition sans thème imposé.

Nous n'oublions pas, non plus, les autrices et les auteurs proches ou moins de notre Normandie, que nous accueillerons avec plaisir.

Nous sommes aussi ouverts à toute autre proposition pour que cette revue devienne pérenne.